

Nouveautés

Number 168, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68649ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2013). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (168), 4–23.



PATRICK DEVILLE. PHOTO LE MAINE LIBRE / HERVE PETITBON/MAXPP.

BIOGRAPHIE

PATRICK DEVILLE
Peste & choléra
 Seuil, Paris
 2012, 224 pages

La critique française fête ce livre comme l'un des grands événements de la rentrée d'automne. Patrick Deville, globe-trotter avec une prédilection pour les personnages sortant de l'ordinaire, comme ce William Walker, aventurier américain devenu pour un temps président du Nicaragua (dans *Pura vida*, 2004) ou Savorgnan de Brazza, grand découvreur de fleuves et colonisateur du Congo (*Équatoria*, 2009), pour ne nommer que ceux-là. Il y en a beaucoup d'autres qui constituent, dans les livres de l'auteur, un filet couvrant le monde entier. Dans cette nouvelle publication, qui n'est pas un roman, mais une biographie minutieusement recherchée, Deville suit les traces du dernier « pasteurien », celui qui a

connu encore et travaillé avec le découvreur du bacille de la rage. Alexandre Yersin (1863-1943), bactériologiste d'origine suisse, naturalisé français, a passé la plus grande partie de sa vie en Indochine française. Même si son vécu ne ressemble guère aux autres qui ont attiré la curiosité de l'auteur, Yersin partage certaines affinités électives avec eux : la soif de connaître, la recherche inquiète du nouveau et du disparate, la réticence à se fixer sur un seul sujet, une seule spécialité, un seul endroit. Ce sont des orphelins qui retrouvent dans la personnalité de Pasteur un nouveau père – qu'ils abandonnent dès qu'ils volent de leurs propres ailes. Le grand exploit de Yersin sera celui d'avoir correctement identifié le bacille de la peste bubonique, le *Yersinia pestis*, le 20 juin 1894, lors d'une épidémie à Hong Kong, sans trouver cependant le facteur de transmission de la maladie, dont la découverte revient à un autre pasteurien, Paul-Louis Simond,

en 1898, à Karachi : il s'agit de la puce logeant sur les rats qui transmet la maladie par sa morsure.

Comme bien d'autres disciples de Pasteur, Yersin n'aura jamais le temps de fonder une famille, même s'il s'amuse avec les enfants à construire des cerfs-volants, le passe-temps favori du petit Alexandre à Morges, dans le canton de Vaud. Avant de se fixer dans la baie de Nha Trang (aujourd'hui : Vietnam), devenue célèbre par sa beauté et aujourd'hui station balnéaire courue, il a étudié en Allemagne, puis à Paris. Il délaisse la médecine pour l'ethnologie, se passionne pour l'agriculture et l'arboriculture. Il se fait explorateur de l'arrière-pays indochinois français, parcourt l'Inde, se jette dans l'horticulture et l'élevage d'animaux domestiques, plonge dans la mécanique, la physique, l'électricité, l'astronomie, l'aviation, la photographie, devient riche par ses plantations d'hévéas pour le latex, vendu

aux frères Michelin, à Dunlop, à Goodyear, et ses milliers d'arbres de quinquina, dont il retire une autre immense fortune, puisqu'il gagne de l'écorce la quinine, le médicament contre le paludisme. Quand il meurt, il règne sur un territoire de quelques dizaines de milliers d'hectares. Au Vietnam, il est vénéré comme un dieu, mais il demeure pratiquement inconnu en Suisse et en France.

Il faut remercier Deville d'avoir fait revivre ce personnage fascinant, vif comme du mercure, inventif, clairvoyant, brillant, doté d'une énergie inépuisable. D'aucuns peuvent ne pas aimer le style et le vocabulaire de l'auteur, d'une légèreté certaine qui ne sied guère au sujet (on n'a qu'à relire la récente biographie de Vargas Llosa sur Roger Casement, dans *Le rêve du Celte* pour mesurer la distance entre les deux auteurs). Qu'à cela ne tienne : ils ne pourront se soustraire à la fascination qu'exercera sur eux Alexandre Yersin.

HANS-JÜRGEN GREIF

ELSA OSORIO

La Capitana

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par François Gaudry
Métaillé, Paris
2012, 334 pages

Bien des livres ont été publiés sur les guerres, tant idéologiques que réelles, dans lesquelles a trempé le régime stalinien, qui rejetait tout ce qui n'était pas conforme avec sa ligne de pensée. En résultaient intimidations, persécutions, procès, exécutions sommaires sans fin, suppression de toute forme d'individualisme, répression d'une lueur de spontanéité. Dès la mort de Staline, en 1953, l'URSS avait amplifié et renforcé l'idéologie pseudo marxiste : écrasement de révoltes, d'abord en Allemagne de l'Est, puis en Hongrie, finalement en Tchécoslovaquie. Il devenait évident que le stalinisme comportait dès ses débuts les germes de l'autodestruction. L'idéal d'un nouveau monde d'après Marx avait déjà été corrompu par Lénine, et le communisme s'était fractionné en une multitude de sous-courants idéologiques, dont le POUM, le Parti ouvrier d'unification marxiste, dirigé par Andreu Nin, parti se situant fortement à gauche, antistalinien, révolutionnaire à la dure, incluant des éléments anarchistes. C'est de la plus importante combattante de

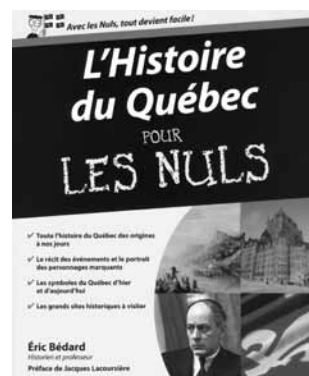
ce mouvement qu'il est question dans le livre d'Elsa Osorio.

Au début de sa postface, l'écrivaine, elle-même proche du POUM, nous dit que cette figure emblématique l'a accompagnée, voire hantée, pendant vingt-cinq ans. Elles ne se sont jamais rencontrées, Micaela Feldman de Etchebéhère (1902-1992) et sa biographe. Peut-être était-ce mieux ainsi, car « Mika » a été une personnalité hors du commun. Plus qu'une *pasionaria*, c'était une femme à l'esprit clair, qui s'exprimait parfaitement en plusieurs langues, grande organisatrice, traductrice, messagère, et éperdument amoureuse de son mari, Argentin comme elle. Née de parents juifs ayant fui les pogroms en Europe, elle s'est tôt tournée vers l'anarchisme, ensuite le communisme. Quand elle rencontre Hyppolite Etchebéhère à Buenos Aires, jeune homme frêle issu de la bourgeoisie qui vient d'assister à la répression brutale des ouvriers manifestant dans les rues de la capitale, c'est non pas le coup de foudre, mais un lent et long questionnement mutuel qui aboutit à une union de deux êtres sacrifiant leur vie à la cause de la justice, de l'égalité et de la liberté de pensée. Même après la mort de son mari au début de la guerre civile en Espagne, Mika continue la lutte, devient *la capitana* de ses miliciens. Elle se

méfie (à juste titre) de « l'aide » soviétique, puisque le PC de l'URSS exterminera le POUM, jugé « fasciste » [sic]. En fait, cette femme petite, frêle, maigre, mais portée par une volonté de fer, devient l'héroïne la plus en vue de la bataille entre les fascistes (Franco) et les révolutionnaires, combat d'une cruauté qui aurait même paralysé le stylo d'un Goya, dont les *Désastres de la guerre* et son tableau du 3 mai 1808 pâlisent devant les horreurs commises durant cette guerre fratricide où le fascisme européen l'emporta sur la solidarité des intellectuels et des ouvriers représentant la gauche.

Peu importe qu'il s'agisse d'un roman ou d'une biographie. L'auteure s'est appuyée sur une vaste correspondance, des écrits autobiographiques, des notes de Mika Feldman, actuellement aux archives de Buenos Aires et ... inaccessibles. Elsa Osorio réussit à faire revivre cette femme d'exception qui n'a laissé qu'un seul livre, publié en 1975 à Paris, *Ma guerre d'Espagne à moi* (Denoël). Après sa mort, Mika est tombée dans l'oubli ; même en Argentine on ne la connaît pas. Avec ce beau roman-document-biographie, où les voix narratives s'entrecroisent – narratrice, Mika, son mari Etchebéhère, reportages du front –, justice lui est enfin rendue.

HANS-JÜRGEN GREIF



ESSAI

ÉRIC BÉDARD

L'Histoire du Québec pour les nuls

Éditions First, Paris
2012, XX, 394 pages

Il faut se réjouir de la publication de *L'Histoire du Québec pour les nuls*. Tous les Québécois et toutes les Québécoises devraient se procurer ou du moins lire cette prodigieuse synthèse, œuvre de l'historien et professeur Éric Bédard. Voilà assurément un ouvrage qui réussit, dans une langue simple mais soutenue et à la portée de tous, à vulgariser l'histoire du Québec, depuis les origines jusqu'à nos jours, en privilégiant événements et acteurs importants, présentés souvent succinctement, sans fioritures, car l'auteur vise à l'essentiel.

Préfacé par l'historien Jacques Lacoursière, *L'Histoire du Québec pour les nuls* se présente en six grandes parties, regroupant en tout 25 chapitres, d'à peu près égale longueur, précédés d'une courte mais vivante introduction qui nous éclaire sur les intentions de l'auteur : coller à la chronologie, faire le portrait des grands acteurs qui ont fait l'histoire du Québec, expliquer, interpréter même à l'occasion les décisions qui ont été prises, en évitant, autant que faire se peut, « les jugements à l'emporte-pièce et la morale à deux sous »



ELSA OSORIO, PHOTO DANIEL MORDZINSKI (HTTP://LELIVRESURLESQUAIS)

(p. 21). Pour ce faire, il a choisi, non sans raison, de regarder le contexte dans lequel cette histoire s'est développée, en tenant compte de divers événements survenus à l'intérieur de nos frontières et qu'il a l'art d'expliquer en quelques paragraphes, voire quelques lignes.

Cet ouvrage, qui fourmille d'encadrés en tramés et est parsemé d'icônes pour attirer l'attention de l'utilisateur, ne s'adresse pas aux spécialistes, mais au grand public, celui dont les connaissances acquises, il y a parfois longtemps sur les bancs de l'école, ont été oubliées. Mais qui dit synthèse ne veut pas dire cachette ou escamotage de la vérité ou absence de qualité. Bédard, dont on se plaît à lire les histoires de familles québécoises depuis quelque temps dans les médias, sait faire simple, tout en étant rigoureux. Pédagogue, il l'est dans l'âme. Il sait intéresser son lecteur dans une langue vivante, sans recourir au jargon, aux concepts abstraits, au langage hermétique compris des seuls spécialistes de la discipline. Il a voulu rendre notre histoire accessible et il faut lui en savoir gré. Il rend ainsi service à tous et à toutes, en montrant le courage et la détermination de ce peuple que nous sommes devenus, en dépit des difficultés et épreuves de toutes sortes que nous avons rencontrées, pour pouvoir vivre ce grand rêve en Amérique française, en refusant simplement de disparaître parce que nous étions différents. C'est justement cette différence qui nous rend si forts et si déterminés.

Cette synthèse devrait contribuer à nous rendre fiers de ce que nous sommes, des défis que nous avons su relever, des joies et des succès que nous avons connus, des luttes qui nous ont rassemblés, malgré des échecs parfois humiliants

mais qui ont contribué à nous valoriser. Car, comme l'a écrit Louis Hémon, « nous sommes d'une race qui ne sait pas mourir ».

L'Histoire du Québec pour les nuls, qui donne à lire une merveilleuse aventure, devrait entrer dans toutes les écoles, dans tous les foyers. Elle saura rendre de précieux services aux élèves des ordres secondaire et collégial, mais aussi aux étudiants de diverses disciplines universitaires.

Certes, tout n'est pas parfait : j'ai noté quelques anacoluthes (p. 198, 303), l'utilisation, fautive, selon le *Multi*, de l'expression « face à » ou « sur l'île » (p. 178, 182), au lieu de « dans l'île », l'adjectif « drastique » au lieu de « draconien » (p. 112)... Les noms de bateaux devraient apparaître en italique (p. 22, 59, 146). Je ne m'explique pas, en bibliographie générale, l'absence du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (8 tomes) et de *La vie littéraire au Québec* (6 tomes). Et j'aurais aimé y retrouver l'ouvrage *Vues du Québec*, que la revue a publié et auquel l'historien a lui-même collaboré.

AURÉLIEN BOIVIN

MARIE-ANDRÉE BERGERON

Les mots de désordre. Édition commentée des éditoriaux de La Vie en rose [1980-1987]

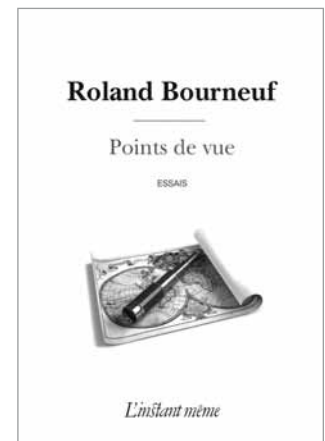
Les éditions du remue-ménage, Montréal, 2012, 170 pages.

On pense à tort que la décennie des années 1980 a été fade et insipide au Québec, que les acteurs de la sphère intellectuelle, démolis par la défaite du « Oui » au référendum sur la souveraineté, se sont tous repliés sur eux-mêmes, engendrant ainsi un vide culturel exacerbé par la crise économique, l'épidémie de sida et le nihilisme et le cynisme punks. Dans *Les mots de désordre*, Marie-Andrée

Bergeron recueille et commente l'intégrale des éditoriaux de *La Vie en rose*, périodique féministe publié entre 1980 et 1987. L'un des objectifs derrière le projet était de rendre compte que « [c]ette décennie [...], malgré une rumeur persistante la voulant morne en raison de la déprime post-référendaire, regorge de débats et d'événements passionnants » (p. 13). *La Vie en rose* observe le monde en général, suit l'évolution du mouvement féministe en particulier, et participe de ces « débats et événements passionnants » : les hostilités de la guerre froide (juin 1980, janvier 1984), le droit à l'avortement libre et gratuit (décembre 1980 – janvier-février 1981, mars-avril-mai 1982, mai 1983...), la pornographie et la censure (mars 1983), et ainsi de suite. À travers de courtes mises en contexte, Marie-Andrée Bergeron met au jour l'importance des voix féminines et féministes qui s'expriment dans les éditoriaux de *La Vie en rose* et se garde bien de les réduire à une seule ; il y a en effet dans ces textes une belle pluralité que la mise en recueil vient appuyer, et l'auteure le souligne elle-même à plusieurs reprises. Ce qui frappe le plus à la lecture continue des éditoriaux, ce sont les nombreuses « corrélations à faire entre le contexte social, politique et féministe d'aujourd'hui » et celui du

moment de la rédaction de ces mêmes éditoriaux. C'est tout comme si le temps, aux yeux du lecteur d'aujourd'hui, s'était arrêté et que, malgré les progrès sociaux, les problèmes étaient restés les mêmes. Néanmoins, la parole des « filles de *La Vie en rose* », comme les nomme Marie-Andrée Bergeron (p. 13), laisse place à l'optimisme et affirme une fois de plus la pertinence et le caractère essentiel du discours féministe. L'auteure conclut son introduction en écrivant qu'il « faut considérer *La Vie en rose* dans toute sa splendeur ; il faut l'envisager comme plus importante et plus influente, bref, comme bien plus qu'un projet dérisoire » (p. 16). La lecture du recueil vient en effet lui donner raison.

PIERRE-LUC LANDRY



ROLAND BOURNEUF

Points de vue

L'instant même, Québec 2012, 119 pages



Ne vous laissez pas tromper par la minceur de ce recueil d'essais : connaissant l'auteur (avec dix-sept livres à son actif, il serait difficile de ne pas le connaître), vous vous doutez que, dans chaque sujet « traité », vous trouverez un nombre suffisant d'aspérités pour inviter au dialogue avec le texte. « Traité » n'est pas le bon terme quand il est question

des essais de Roland Bourneuf, qui se situe moins dans la lignée de Montaigne que... dans la sienne. Lisez n'importe lequel de ses livres et vous reconnaîtrez immédiatement non seulement son style et le rythme de ses phrases, mais aussi le choix des matières qui peuvent aller d'un objet (arbres, bagages, photos, seuils), à des contrées, pays, lieux (Percé, Tibet, cloître, ville), en passant par des thèmes à la fois intimes et universels (odeurs, marcher, regarder, vieillir). Parfois, il réfléchit sur le lieu de son travail, son bureau, une maison qu'il a habitée il y a longtemps.

Vingt-quatre réflexions sur un peu plus de cent vingt pages. Quatre, cinq pages bien remplies, parfaites pour cerner l'idée en quelques phrases, se

poser des questions, chercher des réponses. Le lecteur ne manquera pas de s'identifier – ou de s'opposer – à ce qu'il lit. Après avoir fermé le livre, se produit un phénomène propre à tout bon recueil d'essais : notre mémoire nous fait revenir sur certains textes qu'elle nous pousse à relire. Du coup, d'autres nous appellent. En fin de compte, on relit l'ensemble et, là, deux lignes se dessinent : d'abord, celle du choix des thèmes, ensuite, celle de la pensée. En même temps, il devient impossible de donner une préférence à l'une ou l'autre réflexion, car elles ne se font pas concurrence, chacune est autonome, bien que guidée par le même esprit. Toutes les quatre ou cinq pages, un objet différent

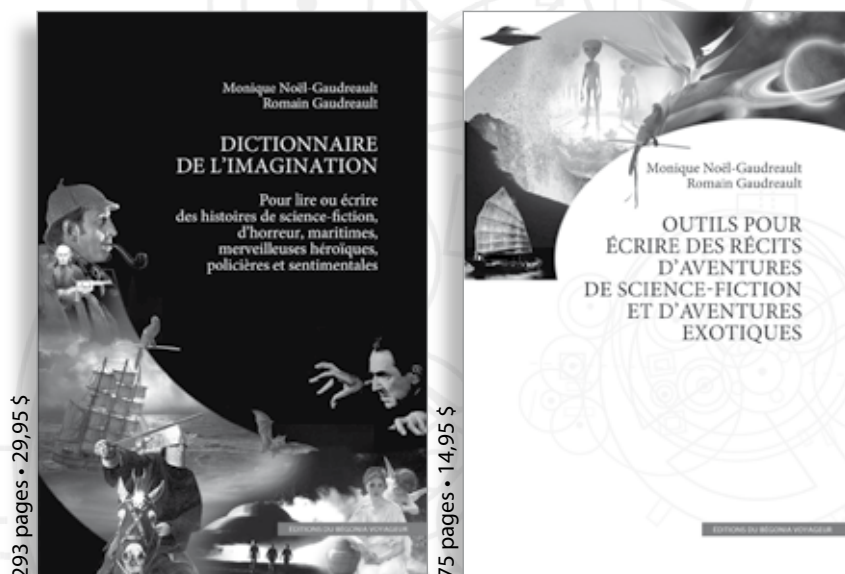
du précédent pour aiguïser notre appétit. À peine terminé, surgit un autre, nouveau, et ainsi de suite. En réalité, ce qui ressemble à un kaléidoscope nous ramène doucement (on ne sent pour ainsi dire jamais la main ferme nous guider) au même, car tout est relié dans ce livre, se correspond, appelle ce qui est proche : les lieux, ce qui s'y cache, ce qu'on y découvre quand on sait regarder. Il n'est pas un hasard que « Wanderer » se trouve à la fin du premier tiers des essais. Ce terme, emprunté à l'allemand, renferme tous les sujets sur lesquels se penche l'essayiste. Car ce « Wanderer », figure romantique par excellence, est celui qui *se déplace pour découvrir*, où « la connaissance [...] se fait

et s'éprouve en marchant » (p. 27). Que l'illustration de la page couverture consiste en une carte de notre planète et une lunette d'approche n'est pas un hasard. C'est l'auteur qui voit et découvre, pour lui d'abord, pour nous en faire part ensuite. Il lui arrive de « suivre le fil d'une rêverie qui peut nourrir une réflexion » (p. 55), comme le souvenir d'une exposition de photographies en Angleterre, faites par un homme qui a *marché* pour isoler ce qui le fascine, faculté niée à l'œil humain. Qui d'entre nous se rend compte qu'en ouvrant un livre, en contemplant un tableau, on *franchit un seuil* ? Nous entrons dans un ailleurs où les personnages, les objets ont « changé de niveau » (p. 79), sont devenus l'essence de ce qu'ils sont. Être capable d'exprimer ces découvertes constitue l'art de l'essayiste qui forme des cercles concentriques dans la mémoire, fait monter des souvenirs incongrus en apparence, pour donner des images comme celle-ci : « Vieillir évoque le voyageur, plus précisément le marcheur, qui met un pas devant l'autre sur un chemin : il avance, s'éloignant de l'étape de la veille, approchant de la suivante, et peut-être est-ce la dernière. Il porte un sac de plus en plus lourd – puisqu'il *prend* des années –, qu'il lui est impossible de déposer » (p. 107-108). Voici, en quelques mots simples, l'expérience d'une vie entière et la sagesse développée au fil des années. En lisant ces essais, il est impossible que le lecteur ne se pose pas à son tour des questions sur ses appréhensions, ses moments de bonheur, sur le chemin de son existence.

HANS-JÜRGEN GREIF

Des traces de SPB* chez vos élèves ?

*Syndrome de la page blanche



ÉDITIONS DU BÉGONIA VOYAGEUR

begoniavoyageur@videotron.ca

NORMAND CHAURETTE
Comment tuer Shakespeare
Les Presses de l'Université de
Montréal, Montréal
2011, 221 pages

Il s'en trouvera pour s'étonner dès les premières pages de *Comment tuer Shakespeare* qu'il s'agisse là d'un essai : cette histoire de Bantcho Bantchevsky qui, par un avant-midi d'hiver, va assister à un opéra de Verdi – incarnation du Macbeth, on le sait – a plus à voir avec le coup de théâtre du dramaturge qu'avec la méditation de l'essayiste. Frappé par le sublime, le personnage se trouve habité d'un doute existentiel. Passent dans son esprit des réflexions diverses, d'abord sur la traduction en italien de la pièce de Shakespeare, ensuite sur la différence morphologique des cerveaux français et anglo-saxons selon leur inclination vers l'alexandrin ou le décasyllabe. Cette nouvelle – s'agit-il d'autre chose ? – résume pourtant l'esprit du livre : entre ces fictions que se raconte le dramaturge-traducteur pour approcher l'œuvre shakespearienne et ces interprétations et opinions sur l'art d'apprêter le théâtre se joue l'essentiel.

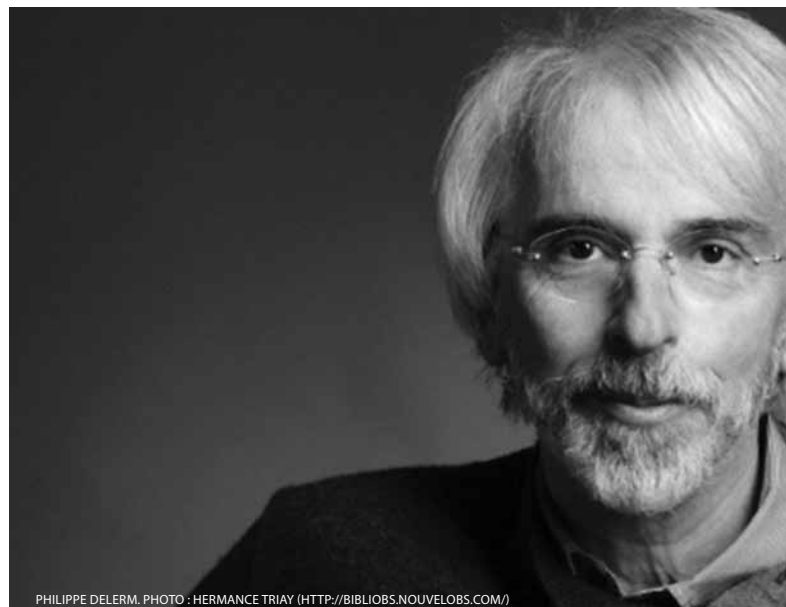
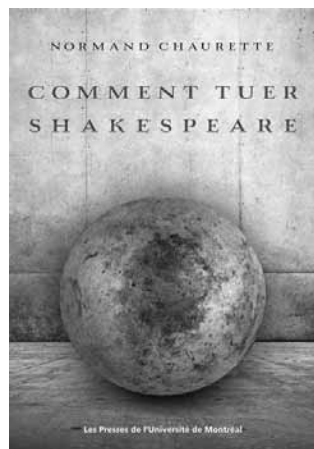
Normand Chaurette cherche à rencontrer les personnages de ces pièces, à comprendre ces paradoxes qui les habitent, les handicapent ; avec la traduction d'*Othello*, c'est Iago qui prend le devant de la scène, avec *Richard III*, c'est le roi boiteux lui-même que l'on croise. On ne montre pas le traducteur attelé à la tâche dans ces essais ; plutôt s'édifie une vaste mise en scène où le dialogue avec les pièces semble possible. Il doute, il retourne une réplique, la macère, la fait résonner, si bien qu'on craint que se trouve là quelque psychose causée par cette discussion impossible – parce que la pièce reste inerte et plurielle ou parce qu'évidemment Shakespeare est bel et bien mort. Or, avançant dans cet essai de Chaurette force

est de constater que la traduction du texte ne constitue que le prétexte de l'œuvre ; l'essayiste, de fait, ne cherche pas à traduire ceci en cela, il veut l'habiter, le saisir, et cette tâche de l'exégète pousse parfois à d'amères déceptions.

À cet effet, « Une traduction de *Roméo et Juliette* » montre peut-être mieux que les autres essais cette attitude de Chaurette vis-à-vis de Shakespeare : ce long résumé de l'œuvre, cette traversée du labyrinthe des rivalités et cet éclairage inusité posé sur Paris, fiancé de Juliette, « ce contraire des "fools", nous dit Chaurette, il ne voit rien venir, ni la date de son mariage, ni celle de sa mort » (p. 161), fait vivre le drame et montre l'analyste en pleine possession de ses moyens.

Sans doute certains noteront-ils le caractère formellement hétéroclite du livre : à l'analyse, à la nouvelle et au dialogue avec les textes s'ajoutent des traductions « brutes » des sonnets de Shakespeare ainsi qu'un récit biographique de Delia Bacon, instigatrice de la thèse qui remet en doute la paternité des quarante pièces de théâtre du dramaturge élisabéthain. Mais l'unité thématique reste, totale et puissante ; elle évolue aussi jusqu'à la fin, à cette traduction du *Conte d'hiver*, où on comprend la belle nécessité de permettre le trépas du grand William Shakespeare.

DAVID BÉLANGER



PHILIPPE DELERM. PHOTO : HERMANCIE TRIAY (HTTP://BIBLIOS.NOUVELOBES.COM/)

PHILIPPE DELERM
*Je vais passer pour un
vieux con et autres petites
phrases qui en disent long*
Seuil, Paris
2012, 124 pages

Les mots que j'aime
Seuil, Paris
2012
Coll. « Les mots que j'aime »

L'auteur français Philippe Delerm nous a habitués à ses « poèmes en prose », comme certains les appellent, qui se présentent en fait comme de courts essais où, avec une grande finesse, les petits riens de la vie quotidienne sont observés pour en rendre la beauté et la richesse. Dans *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, son recueil emblématique publié en 1996, l'auteur, impressionniste, proustien, nous régalaît d'atmosphères brossées en petites touches évocatrices, convoquant odeurs, bruits, goûts connus pour nous révéler avec ravissement ces bouts de vie fugaces qui passent sans qu'on les voie. Cette fois pourtant, avec *Je vais passer pour un vieux con et autres petites phrases qui en disent long*, on dirait que la magie opère moins

bien. Sans doute est-ce dû au prétexte choisi pour donner cohérence à ces essais, qui ne célèbrent pas forcément la truculence de nos petites vies, mais qui s'appliquent plutôt à débusquer l'hypocrisie de nos mots. On y déboulonne les phrases ou expressions toutes faites, qu'on a coutume de dire sans trop y penser, en les décortiquant par une analyse aussi fine qu'amusante. Les textes prennent ainsi un caractère plus rationnel, l'analyse du langage laissant sans doute moins de place aux émotions, aux sensations, que Delerm excelle pourtant à décrire avec sa plume toute sensuelle. Et, il ne faut pas le nier, le référent culturel très français, voire parisien, des situations décrites ne nous rejoint que partiellement. Si certaines expressions ne sont pas vraiment en usage au Québec, à commencer par celle qui titre le recueil, les situations évoquées nous renvoient elles aussi à des éléments du quotidien dans lesquels les lecteurs français se reconnaîtront beaucoup plus spontanément. Nous voilà du coup privés de ce qui charme tant chez Philippe Delerm, cette façon magique de nous montrer



notre propre vie sous un jour à la fois familier et nouveau.

Par contre, l'exercice est beaucoup plus réussi dans *Les mots que j'aime*, un tout petit livre, du même auteur, qui accompagnait l'envoi en service de presse et qui, paraît-il, n'est disponible pour l'instant qu'en gracieuseté avec l'achat de deux titres de la collection « Le goût des mots », que l'auteur dirige aux éditions du Seuil. On y retrouve avec bonheur les descriptions virtuoses de l'écrivain, qui a choisi cinquante mots qu'il affectionne pour servir d'amorce à un court texte qui leur rend hommage. Dans un esprit ludique, l'auteur fait se répondre le fond et la forme du mot préféré, rêve autour de lui, le libère de son sens étroit pour en rendre la richesse d'évocation, la douce musique. Ce mini-livre inaugure une nouvelle collection, dans laquelle les auteurs seront justement invités à écrire sur leurs mots préférés. Vraiment, l'idée est simple... et contagieuse, dans la mesure où elle facilement reproductible, même avec des « apprentis-écrivains ».

ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD

SIMON LANGLOIS

Intentions d'auteurs sur le Québec, le Canada et les sciences sociales

Éditions Nota bene, Québec
2012, 382[3] pages

Il faut savoir gré à Simon Langlois, directeur du département de sociologie à l'Université Laval, d'avoir réuni une bonne partie des nombreux comptes rendus critiques qu'il a publiés, depuis le milieu des années 1980, dans des revues et collectifs. Cet ouvrage, *Intentions d'auteurs sur le Québec, le Canada et les sciences sociales*, en regroupe cinquante-six, répartis en cinq sections. Les trois premières sont consacrées à des ouvrages sur le Québec, soit « Le Québec comme nation et société globale », « Le Québec et ses structures sociales » et « Le Québec et la vie quotidienne ». La quatrième est consacrée à des ouvrages sur le Canada, alors que la dernière regroupe des textes sur des personnalités qui ont marqué sa discipline, tels les sociologues Jean-Charles Falardeau et Fernand Dumont, le docteur Camille Laurin, le père de la Charte de la langue française, l'intellectuel Gilles Paquet, l'écrivain controversé Mordecai Richler et l'homme de paradoxe Alexis de Tocqueville, qu'il présente en commentant l'ouvrage de Jean-Louis Benoît, *Tocqueville. Un destin paradoxal* (Bayard, 2005).

Partant du postulat que les sciences sociales ont apporté une importante contribution à l'étude de la société québécoise, en particulier dans la dernière moitié du XX^e siècle, le sociologue a voulu ajouter son grain de sel à la connaissance de cette même société.

D'un texte à l'autre, le critique a recours à la même méthode. D'abord, et chaque fois que nécessaire, il situe l'ouvrage qu'il commente dans la production de l'auteur, voire dans la discipline à laquelle il se

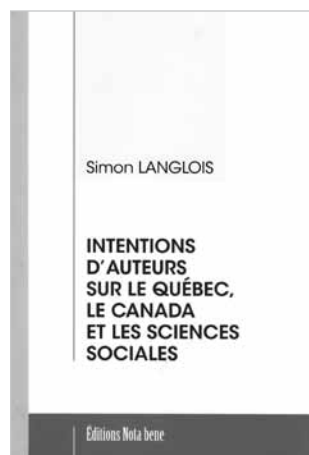
rapporte, en précisant aussi, très souvent, le public visé. Il prend encore soin, si nécessaire, de définir certains termes, de bon pédagogue, il n'écrit pas que pour l'élite, mais aussi pour le peuple, pour être compris et aussi être utile.

Ses analyses proprement dites de chaque ouvrage sont toujours limpides et lui fournissent souvent l'occasion de préciser la pensée de l'auteur. Il y ajoute, au besoin, des informations utiles aux lecteurs ou des suggestions à l'auteur ou aux auteurs, dans le cas des collectifs. Concernant par exemple le *Portrait statistique des familles et des enfants au Québec*, il écrit avec modération : « Cela dit, nous avons des suggestions à faire aux auteurs pour les éditions prochaines » (p. 102). Il énumère alors les améliorations souhaitées. Il se permet encore des conseils, comme il le fait auprès de l'Institut statistique du Québec, à qui il demande expressément de se donner comme mandat « d'exploiter au moyen d'une analyse secondaire l'énorme stock de données existantes recueillies par les organismes publics » (p. 103). S'il souligne, à chaque fois que la situation se présente, des éléments d'analyse qui le rejoignent, il ne se gêne pas pour, tantôt, nuancer un jugement qu'il

considère soit exagéré ou à demi vrai, tantôt, pour corriger une fausseté ou une erreur, sans toutefois tenir des propos blessants ou désobligeants. À Alain-G. Gagnon, le directeur de la publication *Québec : État et société* (1994), il reproche une lacune importante : « Il manque à cet ouvrage collectif un chapitre substantiel sur l'État-providence » (p. 29). En refermant le livre *La rupture tranquille*, de Christian Dufour (Boréal, 1992), il est d'avis que « [l]es chapitres sur la minorité anglophone et les autochtones auraient mérité une analyse plus fouillée, moins générale, car ce sont là deux questions sur lesquelles risque de trébucher la rupture tranquille préconisée par l'auteur » (p. 51). Dans son commentaire sur *L'économie sociale dans le domaine de la santé et du bien-être au Canada*, qu'ont dirigé Yves Vaillancourt et Louise Tremblay (UdeM, 2001), il déplore l'absence d'« un fort et substantiel chapitre qui aurait dégagé les différences entre les types de systèmes sociaux étudiés. Dommage, car un tel chapitre aurait donné une autre envergure à cet ouvrage » (p. 143). Il sert parfois des mises en garde : « [...] de nombreuses questions restent ouvertes après la lecture des dernières pages de *Continental Divide* [Routledge, N. Y., 1990]. Les changements en cours au Canada et au Québec sont trop nombreux pour que l'étude [de Seymour] Lipset soit définitive » (p. 215).

Voilà, à n'en pas douter, un ouvrage important, qui m'aurait été fort utile quand j'enseignais à mes étudiants du baccalauréat en études littéraires l'art de composer un compte rendu. Simon Langlois maîtrise cet art et nous prouve que non seulement il sait lire mais encore il parvient à enrichir même l'ouvrage qu'il recense avec attention et respect.

AURÉLIEN BOVIN



AUDE (1947-2012)

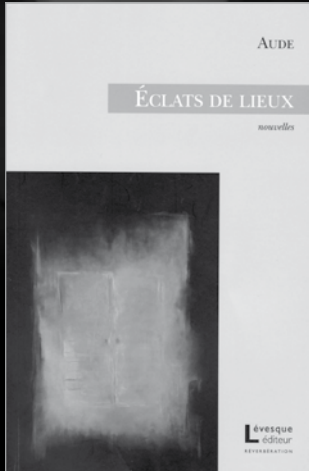
Aude nous a quittés le 29 octobre 2012 à l'âge de 66 ans, emportée par un cancer du sang dont elle parle très discrètement dans l'avant-propos de son douzième et dernier livre, *Éclats de lieux* (Lévesque éditeur, 2012). C'est après ses trois premiers ouvrages (*Contes pour hydrocéphales adultes*, 1974, *La contrainte*, 1976, et *La chaise au fond de l'œil*, 1979), qu'elle opte pour le pseudonyme de Aude, au cœur même de son prénom, Claudette Charbonneau-Tissot, signe d'une volonté de dépouillement qui est à l'image même de son œuvre, à la fois sobre et intense.

Sa présence même sur la scène littéraire québécoise se faisait très discrète, en raison sans doute de sa personnalité, mais aussi des genres qu'elle pratiquait : la nouvelle et le roman, tous deux empreints de cette brièveté, cette retenue qu'elle affectionnait tant, comme dans *Cet imperceptible mouvement*, au titre éloquent, et qui lui a pourtant valu le Prix du gouverneur général du Canada en 1997.

Dès le départ et tout au long de son œuvre, Aude s'intéresse aux mal-aimés, aux laissés-pour-compte, aux enfants et aux femmes mal traités, à ceux qui souffrent au plus profond de leur âme, souvent dans leur chair, comme dans une trajectoire prémonitoire tragique et irrémédiable, elle qui pourtant rayonnait, était l'exemple même de l'épanouissement, ce dont ses étudiants ont pu profiter pendant des décennies.

Dans l'avant-propos de *Éclats de lieux*, qui prend une forme testamentaire, elle aborde la double question de l'écriture et de la fin, alors qu'on venait de lui apprendre, en 2006, qu'elle avait une maladie incurable : « J'ai tenu obstinément à me lancer dans l'écriture de *Chrysalide* que je projetais d'écrire avant cette annonce fatidique. [...] L'écriture [...] m'a permis de m'éloigner du monde de la maladie et de la mort ». Elle avoue avec joie que, grâce à ce livre, qui raconte la métamorphose douloureuse d'une jeune femme, elle a pu toucher de nombreux étudiants du collégial. Dans ce sens, son œuvre, qui semble réservée aux *happy few*, rejoint sans doute un public plus large que l'on pense, surtout si l'on songe qu'elle a mérité le Prix des lectrices du magazine *Elle Québec*, en 1999, pour *L'enfant migrateur* (XYZ éditeur, 1998). Romancière, nouvellière remarquable, Aude est dorénavant établie au cœur même de la grande histoire littéraire du Québec.

Michel Lord (professeur titulaire, Département d'Études langagières, Université de Toronto – Mississauga)



NOUVELLE

AUDE

Éclats de lieux

Lévesque éditeur, Montréal

2012, 142 pages

Coll. « Réverbération »

En octobre dernier, Aude, de son vrai nom Claudette Charbonneau-Tissot, nous a quittés. Frappée par la maladie depuis 2005, l'écrivaine était secouée par ce qu'elle a appelé un « séisme privé ». Pour un temps, l'acte d'écrire s'est pourtant révélé salvateur pour elle. L'année 2006 a vu naître un roman, *Chrysalide*, et, par la suite, un projet de recueil de nouvelles a mûri. Son titre, *Éclats de lieux*, réfère à ce qui explose et à ce qui jaillit : du rêve au rire en passant par la peur et les tabous. « Ici comme ailleurs. Au-dedans comme au-dehors » (p. 19), a-t-elle écrit, dans un avant-propos d'une rare générosité. Cette entrée en matière lui a permis de développer les

éléments importants du processus de création de ce qui est devenu son dernier nouvellier. Un projet si vaste qu'il était difficile pour elle de ne pas entrevoir une suite.

L'ensemble des nouvelles repose sur « Les fileuses », le texte pivot qui ouvre et ferme le recueil. Ce récit allégorique offre une vision aérienne du chaos qui sévit sur terre. Affligées par la barbarie et l'inconscience des hommes, les trois Parques « ont décidé d'arrêter de filer la fibre soyeuse de la vie » (p. 23). Depuis, la mort ignore vieillards et malades, et les berceaux restent vides. Un jour pourtant, les sœurs filandières battront en retraite devant la douceur persuasive de celles qui ont trouvé refuge auprès d'elles ; des femmes abusées qui se soucient et refusent de céder à la violence aveugle d'une minorité.

Les autres histoires se déroulent ici-bas, un peu partout sur la planète, en des lieux rarement nommés, mais

toujours évocateurs. Dans « À l'abri », deux reporters-photographes, cantonnés au milieu du désert, réalisent à leur corps défendant qu'ils éprouvent désormais un plaisir malsain à saisir l'insoutenable. Dans ce récit, le dessèchement du cœur est symbolisé par l'image éloquente d'un soleil ardent qui ne se couche plus. D'une beauté désolée, « La chambre des petites filles » devient le théâtre de réminiscences douloureuses pour une femme qui tente d'exorciser son passé en visitant le logement où elle a vécu étant enfant. « Les Chacals » réunit quatre femmes terrées sous une tente dans un camp de réfugiés. Elles se serrent les coudes et veillent l'une sur l'autre afin d'échapper à la terreur qui font régner la terreur au camp. « L'histoire de Colin », la nouvelle la plus longue du recueil, retrace le parcours semé d'embûches d'un jeune garçon confronté à l'exclusion. En dépit

du sujet, ce texte porteur d'espoir se déploie plane-plane dans le discernement des nuances.

Il y a plusieurs années, lors d'une rencontre, Aude avait mentionné que l'un de ses livres préférés était *Femmes qui courent avec les loups*. Et il faut bien reconnaître qu'elle a partagé avec la psychanalyste et conteuse Clarissa Pinkola Estés cette vision digne et positive de l'identité féminine. Son regard clair et bienveillant dénonçait l'injustifiable sans jamais s'acharner sur le bourreau. L'écrivaine voyait large, tourmentée par « cet irrépressible besoin de mettre des mots sur cela avant de se sauver, de comprendre un tant soit peu avant de se détourner » (p. 110). Est-il besoin, par ailleurs, de souligner la pureté de son écriture et la sobriété de son style ? *Éclats de lieux* restera un livre d'exception, celui qui aura parachevé une œuvre phare empreinte de sensibilité.

GINETTE BERNATCHEZ

POÉSIE

JOCELYNE FELX

Le nord des heures

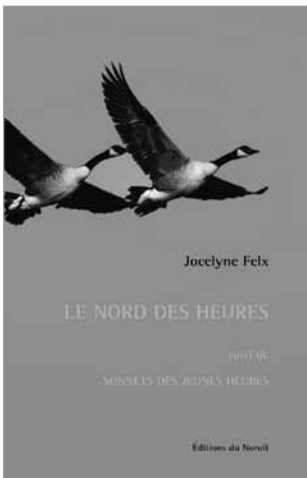
suivi de

Sonnets des jeunes heures

Les Éditions du Noroît, Montréal

2012, 78 pages

Il suffirait d'entrer dans un espace libre de toute attraction terrestre pour voir réellement l'essence même de notre nécessité contemporaine. Tout autour de nous, disposés comme une anarchie cent fois récitée, les corps vivants et symbolisés du geai, du huard, du merle, de l'oie, de l'outarde, des étourneaux, des pinsons, resteraient docilement tournés vers nous comme une proie à tuer ; ces oiseaux garderaient tous l'œil droit sombre, dans lequel le reflet des injustices financières se verrait pardonné par la grandeur récitée de nos



désillusions. C'est que notre civilisation en est une où « devant l'effondrement du rêve [...] selon l'ordre ordinaire visant ° l'équilibre des faiblesses entre gonflement et épuisement du capital [...] les réformes protègent les banques ». Par contre, au temps de Noël, « un dieu s'épanouit parfois dans des sentiments ° qui cherchent refuge » tout comme le font les humains, qui ne parviennent pas à voler, au sens propre comme au sens

figuré du terme. Jocelyne Felx, dans ce recueil audacieux, prétend à sa vérité : « Voilà ma banalité : je suis sans extrême », dit-elle, alors que sa poésie pourtant creuse un bouleversement profond qui parvient jusqu'au cœur. Elle traverse la vie contemplative pour rejailir dans la révolte de la pire des tragédies, qu'elle questionne avec les voix de la colère et de la révolte : « Et que signifie la mort de l'enfant ° à moi la survivante que me signifie-t-elle ». Entre les valeurs de justice, d'équité et de fraternité défendues par les tenanciers de la connaissance tel Louis Antoine de Saint-Just, inspireur guillotiné de la Charte des droits et libertés française auquel se réfère le magistral poème « Le nord des heures », et la dominance éhontée du capitalisme outrancier d'aujourd'hui, on peut retenir que « [l]a Terre est un fruit à noyau de fer », où toutes les injustices morales, financières, politiques et religieuses tendent à transcender le corps pour s'assurer de briser ceux qui aiment trop la valeur possible de l'avenir.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

Poésies de François-Xavier Garneau

édition critique de Yolande Grisé et Paul Wyczynski
Québec, Presses de l'Université Laval, 2012

L'éditio critique des poèmes de François-Xavier Garneau est un nouveau chapitre de l'œuvre d'une vie commencée, en 1966, avec l'édition du *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*. Elle devait se clore de façon monumentale avec une éventuelle et maintenant très hypothétique édition critique, tant attendue et nécessaire, de son *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, un texte si vaste et remanié (par Garneau et par d'autres) que l'entreprise relève de la

cathédrale : Pierre Savard et Paul Wyczynski n'auront pas eu assez de leur vie pour la mener à bien. Yolande Grisé a pris le relais au fil du temps, et il faut espérer que d'autres chercheurs mettront la main à la pâte, tant l'œuvre de Garneau mérite de recevoir l'attention réservée aux grandes œuvres fondatrices des imaginaires nationaux. Avant d'écrire son *Histoire*, Garneau fut poète, le premier poète romantique d'importance au Canada français. Comme ses contemporains et ses émules, il s'adonnait à la fois au genre épique et à la poésie lyrique, alternant entre des poèmes sur l'hiver, son fils ou la complainte d'un exilé politique et le récit de grands exploits traités comme des légendes, mais qui n'étaient alors pas si éloignés dans le temps, comme la guerre de 1812 et le récit romantisé de la bataille de la Monongahéla. Ses poèmes plus connus sont « Le voltigeur, 1812 », « Le dernier huron » et « Au Canada », qui ont tous en commun le thème central de cette poésie, un thème à la fois élégiaque et héroïque : la grandeur et le déclin des nations. La situation canadienne-française est donc évoquée sur le fond d'une humanité beaucoup plus vaste et antérieure, des Hurons à la Pologne écartelée par les Russes, des batailles napoléoniennes aux nombreuses allu-

sions érudites (merci aux notes !) à des batailles plus anciennes. L'édition comprend en outre un poème inédit dont on commençait à douter de l'existence, « Le jeune exilé », écrit en 1841 pour donner la voix à un expatrié des Rébellions de 1837-1838. On en sort un peu plus vertueux de tant d'honneur, de probité, de sobriété et de tolérance, avec quelques vers étonnants de sagesse captés au passage : « La Liberté rend les âmes stoïques. »

VINCENT C. LAMBERT

JEAN-PIERRE GAUDREAU

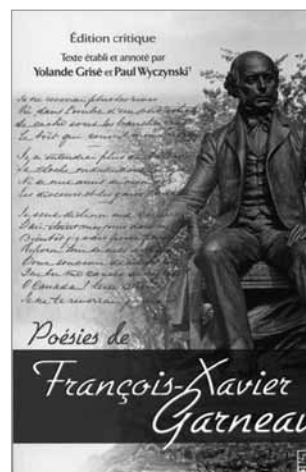
Fragments de nuit

Les éditions du passage,

Outremont

2012, 73 pages

Marche nocturne sous la lune de la mort, le dernier recueil de Jean-Pierre Gaudreau, dédié à feu Bruno-Roy – s'accompagne de la figure initiale du père qui vient conduire le fils devenu homme en un lieu de révélations ; la musique de Bach ensorcelle d'elle-même le baptême premier de l'écriture qui marque la naissance d'une lumière qui survivra à la finitude. Céleste, l'entrée en ces territoires de l'esprit commande de descendre en forêts où une « citadelle s'érige couverte de givre » pour y apprendre « à parcourir le monde » sans pouvoir adorer ces dieux de la conscience éperdue de peur dans l'absence de vérité. Des rituels parsèment la marche de l'homme qui veut comprendre pourquoi la mort emporte ceux que l'on aime loin de nous, déchirant le jour et peuplant la nuit de leur reflet. Des rituels imaginaires, emportés par le souffle chaud de la tendresse ; de tous, celui de la mère amorce un forage bouleversant : « ma mère ° pleure ° dans chaque ° pièce [...] nous ne nous regardons pas » tandis que l'on passe « à la demeure d'enfance » où les livres, déjà, brillent à l'épicentre de la nécessité





de dire notre monde. Si tout change encore, les figures comme les lieux, la nuit comme le jour qui luit, le lyrisme de Jean-Pierre Gaudreau poursuit son souffle comme « on laisse une femme », sans que notre mémoire ne perde un seul instant de sa beauté. Le fils maintenant s'inquiète de ses propres enfants, et surgit ainsi l'ombre de la mort comme une odyssée que « l'on entend venir terrifié ». Les sentences désormais écrites se rapprochent du poète, qui refuse de se laisser prendre sans rien oser : « je crie *femme* clame que nous nous reverrons ». Et dans l'orage de l'impossible survie du corps, la poésie reprend ses droits à l'encontre de la terreur. L'homme, comme son père avant lui et son fils un jour, en ce recueil, regarde la peur de mourir comme on fait un feu pour réchauffer nos morts une dernière fois.

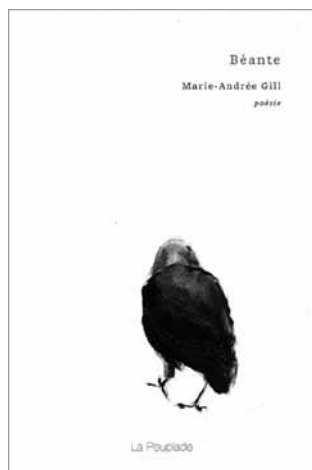
JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

MARIE-ANDRÉE GILL

Béante

Les Éditions La Peuplade,
Saguenay
2012, 84 pages

Avant (Shashish) l'être humain (Ilnu), la vie n'était peut-être qu'un mirage (Nanahtheuau), qu'un pré-printemps (Shikuan) dans la tête (Mushitukuan) de Marie-Andrée Gill, jeune poète innue, qui signe,



avec *Béante*, l'arrivée d'une poésie authentique parce que fière, libre et imprévisible. D'un lyrisme déchirant, irrévocable et salvateur, son univers ébahit littéralement le cœur, parvenant à y intégrer l'innocence éperdue de la beauté qui n'a pas de règles, qui ne tend pas vers la conformité, qui regarde le monde à nouveau comme on naît dans l'amour et la douleur des pertes qui savent nous préparer à notre solitude en laquelle on remonte, de Montréal jusqu'aux origines de Mashteuiatsh : « j'ai trouvé à t'écrire une fois pour toutes ° même si rien n'est plus et que tout est là [...] c'était l'été en vol plané ° je transplantais des papillons ° sur nos amours envolées ° pour sentir sentir ° couler une éternité de plus ° sur les paupières maudites du monde ». Ces vers s'éparpillent, s'entrelacent, embrasant parfois le milieu des pages pour mieux revenir vers un équilibre qui puisse apaiser la déchirure, refaisant toujours le chemin inverse de la cicatrice, mettant ainsi au monde, « dans la mémoire du sang » à l'intérieur du corps, mille souhaits désormais impossibles à offrir à l'autre. On reste le souffle court, la gorge nouée, le corps en bataille comme un piano ouvert pour de bon et l'on se rappelle inmanquablement le timbre de notre voix passée, perdue dans la transformation

de la mort d'un amour partagé autrefois ; cette voix qui disait dans la désespérance : « regarde en haut regarde bien ° comme je t'aime à ciel ouvert » alors que pourtant « je te déchire encore ° les mains brûlantes d'engelures ». Le recueil se referme en nous-mêmes comme le passé qui meurt dans les mains du présent, et l'on repose les yeux « au bout des déconstructions » afin de respirer, respirer encore et toujours.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

RÉCIT

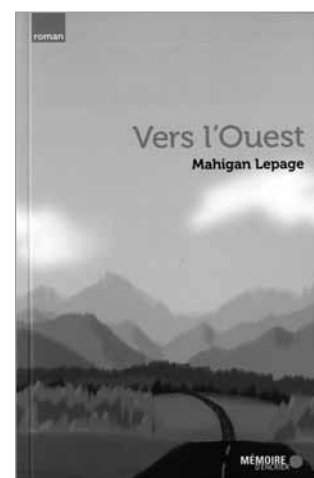
MAHIGAN LEPAGE

Vers l'Ouest

Montréal, Mémoire d'encrier
2011, 97 pages

Le paratexte parle en lieu et place du livre : *Vers l'Ouest*, d'abord, titre programmatique qui annonce le mouvement à venir; la route de la page couverture, un peu floue parce qu'il s'agira d'abord et avant tout d'une *expérience personnelle* de celle-ci, de la connaissance intime que le David qui raconte en a ; les montagnes, destination ultime, celles « du *Bici* », qui attirent le protagoniste à la manière d'un aimant, un peu floues elles aussi comme s'il ne s'agissait que d'un mirage ; la quatrième de couverture qui inventorie les lieux : de « Rimouski à St. Catharines, de Montréal à Petawawa, de Toronto à Banff », etc. ; puis cet « avertissement », cette annonce : « *Vers l'Ouest* est écrit d'un seul trait : un paragraphe qui prend la forme d'une autoroute. » Et c'est exactement cela : un seul « long » paragraphe, guillemets obligatoires puisqu'il ne fait après tout « que » quatre-vingt-dix-sept pages. La poésie de ce paragraphe est annoncée d'entrée de jeu dans le livre : « Mais dans l'ordre du récit tout est joué déjà et s'emmêle et se coule d'un seul bloc. »

(p. 12) Si par deux fois il est écrit « roman », sur la couverture et en page de garde, on a bel et bien affaire à un « récit », intimiste et en mouvement, le récit d'une quête : celle de l'Ouest, de la révolte, de la route; une quête qui tourne en rond. Le narrateur explique : « C'était toujours la même histoire. On cherchait à s'émanciper de nos parents en jouant leur propre émancipation. C'était absurde. On n'avait de révoltes que le rock et la route et la drogue, mais c'étaient déjà les révoltes de nos parents. On était une génération perdue, peut-être même pas une génération. » (p. 7) La quête tourne d'autant plus en rond que le personnage revient à son point de départ, comme à chaque fois qu'il tente de fuir. L'Ouest lui échappe, sa vie lui échappe, il se promène en autostop comme ça, au gré de la bonne volonté des conducteurs qui auront la bonté de s'arrêter et de lui faire avaler quelques kilomètres en leur compagnie. Ce mouvement avorté, toujours à recommencer, est rendu avec beaucoup de talent à travers ce que l'on pourrait appeler une esthétique de la répétition : dès les premières pages, le texte insiste, s'arrête, revient sans cesse sur ce qui a été dit, instaurant ainsi une circularité complémentaire au déplacement du récit et du personnage. Comme si



le fil du texte, littéralement, s'enroulait sur lui-même tout en se prolongeant, à la manière d'un cordon de téléphone. *Vers l'Ouest* ne propose pas beaucoup d'action, surtout pas de péripéties, mais bien plutôt une appropriation, par le langage, d'une initiation, d'un voyage, d'un mouvement.

PIERRE-LUC LANDRY

ROMAN

ALAIN BEAULIEU

Quelque part en Amérique

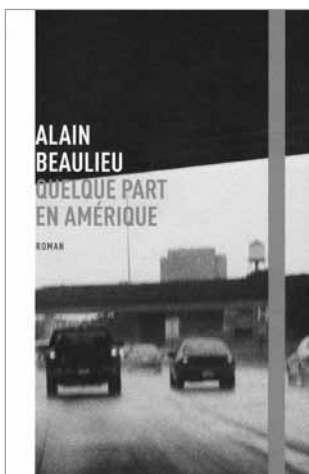
Druide, Montréal

2012, 215 pages

Coll. « Écart »

Alain Beaulieu est devenu, au cours des dernières années, un écrivain aussi prolifique qu'important, un romancier de premier plan. Son dernier opus, *Quelque part en Amérique*, m'a conquis une fois de plus, tant l'histoire est bien inventée et écrite dans une langue de belle qualité, propre à faire rougir certains confrères et consœurs du métier.

Ce roman s'inscrit dans la découverte des Amériques que le romancier a amorcée dans son roman précédent, *Le postier Passila*, qui se déroulait en Amérique centrale et qui a bien failli lui mériter le prix du Gouverneur général. Beaulieu poursuit sa route, mais en remontant cette fois vers le



Nord pour raconter une histoire tragique, celle d'une femme originaire du Belize, qui traverse la frontière avec son fils Ludo, à la conquête de la liberté et à la recherche d'un monde meilleur. C'est elle, Élodia, surnommée Lonie, qui prend d'abord charge de la narration pour raconter l'accueil qu'elle a reçu avec son fils dans une petite ville du sud du nouveau pays, jamais nommé, mais qu'on devine être les États-Unis. Au lieu d'être entraînée dans un réseau de traite des femmes, elle est sauvée par un policier, Nick Delwigan, qui la confie à sa sœur, l'épouse d'un pasteur et prédicateur, en même temps que conseiller financier, qui la prend comme domestique dans sa somptueuse maison, moyennant un modeste salaire, mais avec la garantie du logement et de la nourriture pour elle et son fils. Elle s'adapte tant bien que mal à son nouvel environnement et à cette nouvelle vie, malgré les avances du pasteur, symbole du rêve américain, propriétaire d'une rutilante automobile et entouré de jeunes et jolies filles. Car, avoue Nick, « [l]a religion, c'est aussi une entreprise » (p. 56), et très lucrative, puisque le pasteur est riche et peut facilement s'offrir les faveurs sexuelles qu'il désire. Maureen, son épouse, dont le plus grand malheur est de n'avoir jamais eu d'enfant, tombe, elle, sous le charme de Ludo, qu'elle entoure de petits soins et qu'elle comble de cadeaux. Un jour, alors que Nick traque une jeune fille, la cousine de Lonie, entraînée dans un réseau de prostitution, comme bien d'autres jeunes femmes venues du Sud qui espéraient trouver dans ce pays un nouvel Eldorado, Maureen s'enfuit avec le gamin de cinq ans. S'amorce alors une longue errance, d'une ville à une autre, d'une région à une autre, pour échapper à ses poursuivants et à la police. Fin de la première partie.

C'est Koby, un jeune homme de vingt et un ans environ qui prend l'initiative de la deuxième partie et qui raconte, aussi à la première personne, sa courte existence. On apprend rapidement qu'il a été adopté par Maggie Keller, qui l'aime comme sa véritable mère et qui lui a donné une solide éducation dans les meilleures écoles. Seize années se sont écoulées depuis la tragédie de la première partie, et le couple Nick-Lonie, parents de deux fillettes, retrouve ce jeune homme, grâce à un policier new-yorkais, ami de Nick. Ultimatum à Maggie, alias Maureen, qui, à titre de criminelle, sera punie, bien sûr, pour rétablir les liens entre Ludo et sa vraie mère, alors que le fils, profondément bousculé dans sa petite vie jusque-là bien tranquille, s'apprête à visiter le Canada d'ouest en est avec une copine. Voilà qui permet au romancier de rédiger quelques fort belles pages sur la présence, la permanence et l'importance des francophones « quelque part en Amérique ».

Chaque personnage prend tour à tour la parole pour livrer son point de vue sur le drame survenu à la fin de la première partie. On pourra peut-être reprocher au romancier, qui privilégie une narration polyphonique, une même unité de ton, car tous semblent écrire de la même façon, sans différence notable. Aussi les pièces qui forment la courtepoin te finale me semblent uniformes et de la même couleur. Mais qu'à cela ne tienne ! Alain Beaulieu sait composer une histoire et captiver son lecteur en jetant un regard interrogateur sur la condition humaine, aux prises avec ses hauts et ses bas, ses moments d'exaltation et ses moments d'abattement. À lire sans faute !

AURÉLIEN BOIVIN

FRANÇOIS BLAIS

Document 1

L'instant même, Québec

2012, 179[1] pages

François Blais en est déjà à son sixième roman depuis 2006, lui qui a mis la petite ville de Grand-Mère sur la carte du monde littéraire, comme d'autres ont immortalisé le Plateau, à Montréal, ou la Basse-Ville, à Québec. Son plus récent opus, *Document 1*, – allusion, bien sûr, à l'informatique – met en scène un jeune couple paumé, qui rêve d'un voyage autre que virtuel. Ce sera à Bird-in-Hand, petite localité de la Pennsylvanie, choisie au hasard d'une navigation dans *Google Maps*. Tess, qui travaille dans un *Subway*, et Jude, qui vit d'aide sociale, sont à la recherche, eux qui sont sans le sou, d'un moyen efficace pour que l'État participe au financement de leur



voyage. Ils décident de faire une demande de bourse au Conseil des arts. Comme ils n'ont jamais publié, ils préparent cette demande avec la complicité de l'ex de Tess, Sébastien Daoust, l'auteur de deux romans aussi abscons qu'obscurs, qui leur servira de prête-nom. Leur projet : écrire le récit de leur voyage – c'est le livre que nous lisons –, car l'ex-copain, rempli autant de bonnes que de mauvaises intentions, accepte non seulement leur proposition mais aussi de

leur prêter par avance l'argent nécessaire pour acheter une « minoune », qui devrait les amener à bon port. Toutefois, pour décrocher la bourse, Tess, qui a pris l'initiative de la narration, doit se soumettre aux règlements de l'organisme. Se disant « artiste professionnelle » (p. 68), ce qui satisfait à la première condition, elle dévoile, non sans humour, les secrets du milieu de l'écriture et de l'édition. Le lecteur a alors droit à toutes sortes de renseignements sur les auteurs originaires de Grand-Mère, tels Paule Doyon, Bryan Perro, Aurore Descôteaux... Il a encore droit aux politiques éditoriales de plusieurs maisons d'édition : Boréal, Québec Amérique, VLB éditeur, Marchand de feuilles, Le Septentrion et L'Instant même, bien sûr. Tess ne manque pas de ridiculiser, pendant une bonne partie de son récit, les enseignements de Marc Fischer, alias Marc-André Poissant, une espèce de « demi-dieu des Lettres » (p. 89) qui, dans au moins deux ouvrages, *Conseils à un jeune romancier* et *Le métier de romancier*, donne aux écrivains amateurs des recettes de réussite, dressant, dans le premier, la liste des dix qualités nécessaires pour qu'un roman ait du succès auprès du lectorat. On y trouve : « *L'émotion*. Que cette qualité occupe le premier rang, d'avouer la narratrice, n'est pas innocent, car "un bon roman est avant tout une expérience émotionnelle, et non intellectuelle. Et rappelez-vous que si le destin de vos personnages ne nous émeut pas, il y a bien des chances qu'il laisse également le lecteur indifférent" » (p. 92). La troisième qualité se lit comme suit : « *Le suspense*. Qui dit suspense dit rythme enlevé, exposition minimale, texte serré, peu de description et d'analyses psychologiques, des dialogues fréquents mais pas bavards, et surtout un grand nombre d'unités narratives, c'est-à-dire essentiellement d'événements.

Lorsqu'il se passe peu de choses, l'attention chute » (p. 92-93). On rit en parcourant *Document 1*, ce qui est, aux dires de Fischer, la quatrième qualité. Il faut encore se concentrer sur le titre, car c'est grâce à lui que l'auteur frappe son lecteur et son éditeur, « [c']est en quelque sorte [sa] vitrine » (p. 98). Tess songe même à consulter Danny Laferrière, mais y renonce finalement, convaincue que ses titres « il les garde tous pour lui, [car] on est égoïste dans ce milieu-là » (p. 99).

Avec ce roman, Blais veut sans doute réhabiliter le récit de voyage (mais Tess et Jude resteront finalement à Grand-Mère, leur auto nécessitant une réparation onéreuse), un genre moribond, comme le présente la narratrice, dont la demande est agréée par les membres du jury du Conseil des arts. Toutefois, il faut ajouter que Tess renouvelle le genre, grâce à son écriture vivante, qui laisse beaucoup de place aux dialogues, souvent savoureux, et à l'humour. Blais sait jouer avec le réalisme et jette ainsi un regard souvent tordant sur la société, en particulier sur le milieu de l'écriture et de l'édition. À lire pour le plaisir, certes, mais aussi pour le style et pour la qualité de la narration.

AURÉLIEN BOIVIN

MARIE-CLAIRE BLAIS
Le jeune homme sans avenir
Boréal, Montréal
2012, 302 pages

Ce nouveau volet du cycle romanesque de Marie-Claire Blais, initié en 1995 avec *Soifs*, réintègre les mêmes paramètres formels que les livres précédents : un long paragraphe, véritable monolithe de mots, s'étend du début à la fin, avec quelques points rares disséminés dans le texte. Autant dire que dans une seule phrase on change non seulement de sujet, mais aussi bien de lieu, de personnages, de temps. Ainsi, se

juxtaposent dès les premières pages Fleur, un jeune garçon littéralement va-nu-pieds, musicien itinérant, virtuose déchu, et Petites cendres, un vieux travesti un peu las de l'existence. À ceux-ci s'ajoutent Daniel, l'écrivain coincé dans un aéroport, Kim, une itinérante à tambour, Brillant, cet auteur qui n'écrit plus que dans sa tête depuis les dévastations qui ont frappé la Nouvelle-Orléans, puis d'autres : Adrien, écrivain vieillissant, Mick, jeune homosexuel qu'on intimide au collège, la logeuse Mabel, qui vend ses boissons au port avec ses perroquets. Devant cette faune, force est de se rappeler que chez Blais, l'aventure n'est pas une suite d'actions mais une suite de rencontres, de constats ; le sens du livre provient du choc de ces sujets au sein des mêmes assertions, comme si, bien que différentes, éloignées en tous points, ces



subjectivités communient au sein d'un même discours.

En ce sens, l'âge des Daniel, Mabel, Adrien, Petites Cendres, tous qui, sans illusion, affrontent la vie ou ce qui en reste au bout d'une longue expérience, cet âge contraste avec celui de ces jeunes abandonnés dans la rue – et abandonnés par eux-mêmes. Le suicide des écoliers intimidés pénètre subrepticement la

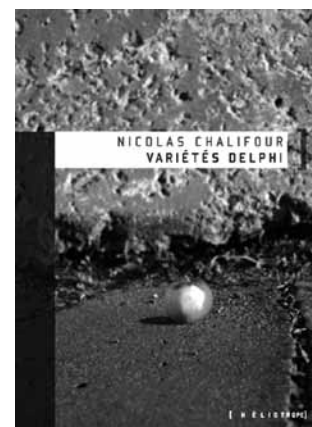
trame de Mick et résonne avec celui, au bout d'une maladie incurable, d'une écrivaine, dans une clinique suisse ; de cette manière est mis de l'avant certes la fragilité de l'existence, mais aussi la tragédie de cette jeunesse qui, sans avoir vécu, semble déjà prête à cesser de vivre.

Sans apitoiement ni discours pessimiste, *Un jeune homme sans avenir* montre de petites déchéances, la corruption des destinées, mais aussi la vie qui, cahin-caha, suit son cours. C'est ce cours, ce *malgré tout* que l'on observe avec ce roman. Et, peut-être, paradoxalement, est-il permis d'y déceler de l'espoir ; ces vies sans avenir qui se vivent quand même, non dépourvues de quelques joies tristes ici et là, racontent une condition humaine, d'une belle tragédie.

DAVID BÉLANGER

NICOLAS CHALIFOUR
Variétés Delphi
Héliotrope, Montréal
2012, 235 pages

Dans son premier roman, *Vu d'ici tout est petit* (2009), une minuscule créature nous décrit sur le ton d'un conte pour enfants la vie d'un ancien manoir où ont eu lieu des événements dignes de Mary Shelley. Longtemps, la luxueuse maison demeure abandonnée, pour renaître enfin sous la forme d'un grand



hôtel. Là, ce lutin, ce gnome ou cet elfe observe tant le personnel que les clients, les uns plus dépravés, plus méchants que les autres. Dans *Variétés Delphi*, c'est l'un des serveurs qui raconte ses histoires, qui se déroulent dans le même manoir. Là encore, justice sera rendue pour mesquinerie, stupidité, arrogance, gloutonnerie, sexualité débridée et autres péchés punis de mort éternelle. L'individu figole des pièges pas piqués des vers (métaphore filée de la pomme dans le premier tome et reprise ici dans un lieu différent, une ruelle montréalaise) dans lesquels entrent promptement ceux qui méritent une bonne correction. Mais il va parfois un tantinet trop loin. On rit, pas à en mourir, mais plutôt jaune, en grinçant des dents, comme lors de l'arrivée de la très crainte madame K., critique culinaire, dont le texte sur les qualités des cuisines du manoir paraît au tout début du livre, question de vous mettre en appétit pour voir pourquoi elles ne méritent qu'une étoile et demie.

Comme dans le volume précédent, le traumatisme du narrateur traverse les pages : la mort de sa fille, inexplicable, inexpliquée, qui le fouette en avant. Toujours davantage de tours à jouer, aux collègues de travail, à la directrice, aux clients, aux « Djîfe » (c'est-à-dire aux « Jean-François » de ce monde, jeunes mâles idiots, se promenant au volant de voitures modifiées avec, à leurs côtés, des « Vanesse » non moins niaises). De temps en temps, notre serveur, type long, maigre, capable d'une parfaite hypocrisie envers les clients et d'une non moins incommensurable perfidie quand il s'agit de river le clou à un amateur de cocaïne, jusqu'à ce que... Mais ne vendons pas la mèche. Périodiquement, ce long maigre se rend au comptoir de Postes Canada,

aux *Variétés Delphi*, où une mystérieuse pythie lui remet d'intrigants paquets venus de Lisbonne (qui ne lui sont pas envoyés par Patrice Lessard, qui y est retourné voir s'il ne peut pas retrouver son ami Antoine, mais ça, c'est une autre histoire). Non, il s'agit de livres, rien de moins, sources d'inspiration pour nourrir la psyché blessée de notre homme du manoir : Nabokov, Robbe-Grillet, Auster, Proust, Vonnegut, le célebrissime C. Botkin (si vous ne connaissez pas, honte sur vous) et, pour terminer, l'incontournable – sérieusement – *Sermon aux poissons* de Patrice Lessard.

Voici un livre plein de clins d'œil littéraires, d'idées perfides, de tristesse et de désespoir, de fuites constantes pour échapper au passé rattrapant inévitablement le personnage, hanté par la musique de Philip Glass qui lui revient en boucle. Un feu d'artifice savamment agencé, avec des effets durables sur le spectateur. Une écriture belle, soignée, adoptant une bonne variété de styles, ne perdant pas dans la foule un élément comme cette Portugaise et son cellulaire, à la recherche de... (voir à cet effet le nouveau roman de Lessard, *Nina*). Le plaisir vous attend.

HANS-JÜRGEN GREIF

AGNÈS DESARTHE
Une partie de chasse
Éditions de l'Olivier, Paris
2012, 153 pages

Tristan n'a jamais connu son père. Sa mère est une tête folle des années 1970 qui élève son fils de manière à ce qu'il puisse se débrouiller seul. Elle meurt du sida quand le garçon a quinze ans. Il est docile, soumis, a toujours suivi à la lettre les ordres de sa mère. Comme il appartient à l'aristocratie, sa famille s'arrange pour que le préfet le prenne sous son aile. Parti pour Londres, le jeune

homme prend des cours de langue, découvre une autre culture (l'auteure est agrégée d'anglais), tombe amoureux d'Emma, qui ne manque pas de porter des traits de caractère de la mère de Tristan. Quand celui-ci quitte l'université, ils reviennent en France, s'installent dans un village. Se sentant isolée, la jeune femme le pousse à participer à une partie de chasse. Tristan, qui n'a jamais manipulé un fusil, blesse accidentellement un lapin qui vient de quitter son terrier. Et voilà que le jeune homme et le lapin se parlent, se comparent (Desarthe a beaucoup écrit pour la jeunesse). Mais l'excursion en forêt dérape : l'un des quatre chasseurs tombe dans une sorte de puits, se retrouve paralysé, alors que deux de ses compères partent chercher du secours. Tristan descend dans le trou, creuse une galerie pour sortir le blessé. Il a presque terminé son travail quand le ciel provoque une catastrophe : en peu de temps, c'est le déluge, glissements de terrain, arbres déracinés, des flots de boue emportent tout sur leur passage, le village est détruit, il y a des blessés, des morts. Pendant tout ce temps, le lapin encourage Tristan à continuer son travail, à s'occuper du blessé, qui recommence à bouger. La nuit, dans leur caverne, le chasseur se fait ogre, attaque son compagnon et lui avoue qu'Emma et lui ont été amants. Le lapin meurt. Le lendemain, le ciel est clément. Tristan découvre un paysage nouveau, presque sans repères. Il retrouve Emma. Quand il veut lui donner le lapin pour l'apprêter, ce dernier revient à la vie et s'enfuit. « Qu'est-ce que c'est, cette chose qui file, qui nous échappe et qui s'en va ? se demande-t-elle. — Disons que c'est votre jeunesse, fait le lapin, avant de disparaître » (p. 153).

Cette dernière réplique est presque superflue, mais Agnès



Desarthe veut être certaine d'avoir été comprise : le récit est une immense métaphore du passage de la jeunesse à l'adolescence, à l'âge adulte. Un tel changement peut s'opérer à la manière d'un cataclysme, comme pour Tristan, l'enfant doux et obéissant. Pour d'autres, comme le chasseur blessé – sa chute dans un puits fait partie des images convoquées afin de mieux illustrer l'émergence du nouveau Tristan – et ses deux amis, les rites de passage sont plus douloureux, d'une brutalité autre que celle qui est observée auprès de notre personnage. Cependant, il y a invariablement de la violence, mentale ou physique, de la tricherie, duperie, mensonge, faux-semblant.

Un livre grave, une écriture minimaliste, rien de superflu : les livres de Desarthe sont des entités à part qui vous accueillent pour ne plus vous lâcher. Ils vous emprisonnent par quelques phrases, comme celles-ci : « J'aimerais mourir de mort naturelle. Je voudrais vieillir. Personne ne vieillit chez nous. Nous partons dans la fleur de l'âge ». C'est l'ouverture du livre, le lapin nous parle. Comment résister ?

HANS-JÜRGEN GREIF

LOUISE DESJARDINS
Rapide-Danseur
Boréal, Montréal,
2012, 165 pages

Ceux et celles qui, comme moi, avaient apprécié *Le fils du Che*, publié en 2008, seront ravis de retrouver Angèle, qui avait enfin décidé d'abandonner son fils Alex à son père, le Chilien Miguel Lopez, son professeur d'espagnol, et de s'engager dans le développement international en Afrique. Alex est toujours avec son père, dans *Rapide-Danseur*, mais Angèle a plutôt fui en Abitibi, la région de son propre père, mort peu avant sa fuite ou son exil, il y a déjà deux ans. Elle vit avec Ray, un Amérindien, son nouvel amoureux, dans la maison que sa tante Magdelaine lui a léguée en héritage, à sa mort, il y a moins

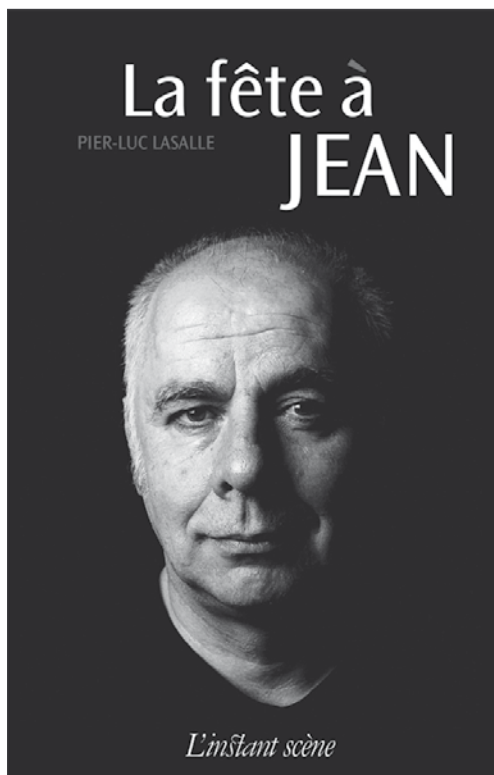
d'un an. Au moment où s'ouvre le roman, elle vient tout juste d'apprendre celle, accidentelle, de sa mère Anita, qu'elle hait et avec qui elle a rompu toute relation, comme elle l'a fait avec son fils, que sa mère lui a volé, selon elle. Elle ne ressent aucune émotion, aucune peine, car, dit-elle, « [m]a mère était déjà morte en moi et voilà qu'elle ressuscite en mourant » (p. 10). Aussi, de peur d'être forcée de se rendre à Montréal pour les funérailles, elle se garde bien d'annoncer la nouvelle à son amoureux : sa mère ne faisait plus partie de sa vie (p. 11).

Mais cette mort remet toutefois tout en question et, par de nombreux retours en arrière, elle revit une foule de souvenirs et de drames qui l'ont opposée à cette femme d'abord, puis à son fils, avec qui elle ne s'est jamais

entendu. Elle a beau avoir trente-quatre ans, elle semble n'avoir jamais rien décidé d'elle-même. En Abitibi, région qu'elle a déjà visitée avec son père, alors qu'elle était fillette, elle renoue avec son passé, dans l'espoir de repartir à neuf. C'est ce que lui permet Lucie, une photographe qui l'a recueillie comme auto-stoppeuse, en route vers l'Abitibi, et qui lui permet, en somme, de se reprendre en main, de redécouvrir les beautés de la vie, tout en goûtant à la chaleur d'un vrai foyer, celui de Magdelaine. Angèle, on le comprend, est hantée par le remords, elle qui a abandonné volontairement, lucidement son fils, qu'elle n'a jamais appris à aimer parce qu'Anita lui a subtilisé son rôle de mère. C'est tout cela qu'elle revit, en apprenant la mort de celle

qu'elle n'a jamais aimée, tout en découvrant aussi l'amour secret de tante Magdelaine, amour qui n'a pas manqué de provoquer une commotion dans le petit village de Val-Paradis, qu'elles ont dû fuir. Angèle finira par annoncer la mort de sa mère à son amoureux, qui ne comprend pas qu'on puisse haïr à ce point une personne qui devrait nous être chère. Ray renoue avec elle, finalement, après quelques jours d'absence, et l'entraîne dans le petit nid de Chisasibi, dans l'espoir qu'elle trouvera la guérison et de son esprit et de son corps. L'appel final de son fils la ramènera-t-elle à Montréal ? La fin est ouverte.

Voilà certes une œuvre que je n'hésite pas à classer dans les romans de la désespérance, une désespérance qui trouve son explication peut-être dans

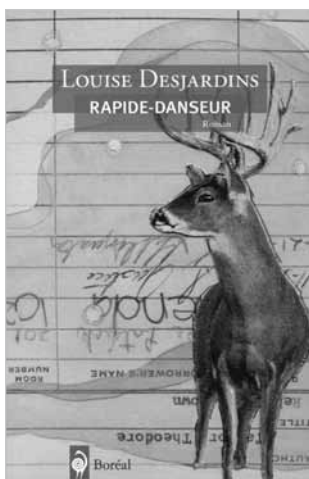


Pier-Luc Lasalle La fête à Jean

La famille et les amis de Jean sont réunis dans le jardin de ce dernier pour célébrer son anniversaire et lui dire adieu. Cette mort prochaine ranime des souffrances et, entre les rires, des voix s'élèvent pour évoquer la douleur de la perte, la culpabilité, le manque, pour libérer ce qui refuse de s'exprimer et ouvrir la voie à la guérison.

Théâtre.
« L'instant scène ». 66 pages ; 11,95 \$
Aussi disponible en PDF

L'instant même
www.instantmeme.com



l'enfance de la protagoniste, une enfance trouble, qui a laissée une profonde blessure. Ce voyage au bout du monde, dans un univers presque fermé, finira sans doute, grâce à Lucie et à Ray, par entraîner Angèle – que Ray, à la fin, écrit « Angel », comme si elle devait devenir une autre – à oublier ce passé qui l'empêchait de vivre.

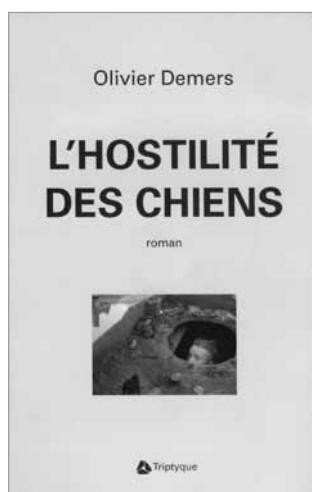
AURÉLIEN BOVIN

OLIVIER DEMERS
L'hostilité des chiens
Triptyque, Montréal
2012, 182 pages

L'hostilité des chiens débute par l'extrait d'un rapport de police : « Sept carnets ont été découverts au fond d'une boîte à souliers chez le dénommé Jean-Baptiste Corriveau. » On y mentionne que certains faits énoncés dans ces carnets ont été établis, mais que celui qui les a rédigés y a surtout enregistré son escalade vers la folie furieuse. Au fil des pages, nous sommes portés à oublier cette entrée en matière, mais il n'est pas inutile d'y revenir avant de refermer le livre dans la mesure où elle fournit l'éclairage partiel qui nous permet de décrypter le dénouement.

Le roman se présente sous la forme de ces terrifiants carnets d'accompagnement dont la rédaction s'échelonne sur six mois. Dans le premier, en

s'adressant à une certaine Valérie, affectueusement appelée « petite sœur », Jean-Baptiste décrit la faune de Pointe-Saint-Charles qu'il côtoie avec un profond dégoût depuis dix-huit ans. L'homme avoue avoir choisi ce quartier afin de se fondre dans l'anonymat, car, pour tout dire, il éprouve « un chaud désir d'assassinat » chaque fois qu'il y croise quelqu'un. Puis, il nous apprend qu'en raison de son absentéisme il vient de perdre son emploi dans une usine. Qu'à cela ne tienne ! Il pourra enfin



se consacrer à plein temps à la recherche de cette Valérie Mariossian, une adolescente disparue l'année précédente. Ainsi, armé du couteau à poisson qu'il a subtilisé au travail, Jean-Baptiste va parcourir les rues de Montréal dans le but de mener sa propre enquête pour retrouver cette jeune fille en fugue ou kidnappée. Rapidement, ses carnets nous révèlent qu'il ne vit plus que de ce fantasme, une obsession envahissante qui le conduira crescendo à la psychose.

Jean-Baptiste reste prisonnier de la logique du fou, ce que l'auteur réussit fort bien à démontrer. Et, en tant que lecteur, nous devons composer avec la réalité multiforme du personnage central, présenté comme une véritable bombe à retardement. Son esprit agité fait

des circonvolutions autour de Valérie, mais, lorsqu'il s'adonne à la colère, celle qu'il sublime peut devenir une « abominable petite allumeuse » ou « une petite putain ». La virulence du discours suscite parfois un malaise bien légitime. Disons-le franchement, Jean-Baptiste inspire la peur. Pourquoi ? Tout simplement parce que nous savons que, sous un autre nom, un Jean-Baptiste Corriveau solitaire, vindicatif et désaxé sévit quelque part en ce moment même. À tout prendre, mieux vaut le croiser entre les pages d'un livre. Un premier roman presque trop convaincant...

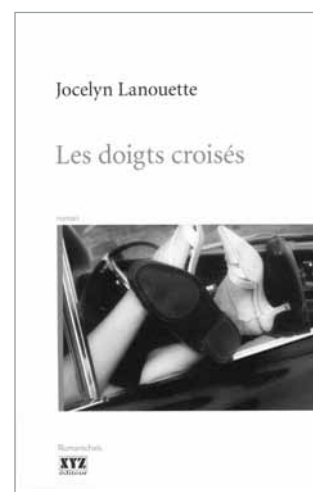
Olivier Demers enseigne la philosophie au Cégep de Sherbrooke. Avec *L'hostilité des chiens*, il est devenu finaliste au 12^e Grand Prix littéraire Archambault.

GINETTE BERNATCHEZ

JOCELYN LANOUE
Les doigts croisés
XYZ éditeur, Montréal
2012, 184 pages
Coll. « Romanichels »

Le personnage central du roman *Les doigts croisés* est un bon vivant – il est chauffeur de corbillard –, fraye avec la mort au quotidien. Doué pour le bonheur, il adhère à une philosophie qui l'incite à accepter avec reconnaissance tous les cadeaux de la vie. Et de ces présents inestimables, sa compagne Suzie se révèle le plus précieux. À ses côtés, la routine prend des couleurs tantôt moelleuses, tantôt piquantes. Les saisons se suivent et les occasions de profiter du moment présent ne manquent pas : l'amour, la famille, les enfants, l'amitié... Pourtant, sachant que « la vie est une salope qui nous aguiche avec de l'éphémère » (p. 106), on se doute bien que le destin se prépare à jeter un seau d'eau glacée sur l'inaltérable joie de vivre du héros.

Jocelyn Lanouette signe ici un premier roman d'une sensualité diffuse. Tant par le style que par le ton, le livre étonne et détonne agréablement dans le paysage littéraire actuel. Je pense en particulier au prosélytisme jovial du narrateur qui, à grands coups de jeux de mots, balaie la morosité ambiante au moyen d'un humour candide un peu démodé. Ses réflexions donnent libre cours aux calembours et aux aphorismes tels que : « Il n'y a rien de plus décontracté qu'un mort rigide » (p. 14), « Moi pour



Noël je veux plein de présent » (p. 42) ou encore « Je ne perds rien à perdre » (p. 55). Quand il se joue de la langue avec des formules comme « bye bail », « l'alarme à l'œil » ou « la faim qui justifie les moyens », le cousinage avec Sol, ce clown naïf créé par Marc Favreau, ne peut nous échapper. Comme ce dernier, Lanouette sait également nous émouvoir et l'histoire qu'il raconte nous remue tout en nous mettant du baume au cœur.

Le roman, d'une forme très aérée, enfile de manière circonstancielle des scènes du quotidien en les nappant de poésie. À la faveur d'un anniversaire, d'une visite à la campagne ou d'un repas entre amis, les personnages secondaires, discrètement esquissés, se glissent dans le récit de façon naturelle. L'auteur

a su éviter l'écueil de la rupture de ton et, en dépit du drame qu'il va connaître, le héros traverse l'épreuve en restant constant.

L'intention affirmée du romancier est de nous faire aimer la vie, chaque page le confirme et la dédicace qui clôt le roman en témoigne. Certes, son héros présente des aptitudes innées dans ce domaine, mais il n'est pas dit qu'il ne puisse pas nous livrer deux ou trois vérités. À la condition, bien évidemment, de suspendre pour un temps les barbants professeurs de désespoir.

GINETTE BERNATCHEZ

PATRICE LESSARD

Nina

Héliotrope, Montréal
2012, 395 pages

Lire ce livre est une longue partie de jeu, à commencer par la couverture. La photo, prise par « le grand serveur maigre » des *Variétés Delphi* de Nicolas Chalifour (voir la recension dans ce même numéro), montre le premier livre de Patrice Lessard, *Le sermon aux poissons*, excellent par ailleurs. De plus, nous apercevons des noyaux de cerises (ces fruits causeront à l'un des personnages principaux des maux de ventre), puis des verres de bière, de la marque *Sagres*, portugaise, ainsi que des tasses portant le nom de *Nicola*, sans oublier les inévitables *azulejos*,



de fabrication industrielle. Voilà pour l'ouverture. Le drame, la *commedia*, l'*opera seria* qui suit, c'est selon, se révèle être d'une complexité pouvant en décourager plus d'un.

Dans l'acte I, où est repris le *Sermon*, Antoine a décidé de ne pas retourner à Montréal. Il préfère rester à Lisbonne, où il cherche sa compagne, qui avait refusé de jouer le jeu, dans chaque femme qu'il rencontre. Lors d'une guerre entre gangs de rue, il s'enfuit à Madrid, dans son bagage un pistolet qui a échoué entre ses mains. Acte II : Antoine n'a pas donné signe de vie depuis un an. Son frère Vincent et la copine de ce dernier (ex d'Antoine), se mettent à sa recherche. Ils tombent sur un détective qui magouille dans le monde interlope tout en leur promettant son aide. Là aussi, guerre de gangs, un pistolet perdu. Le détective est chargé de le retrouver. Acte III : Après quantités de bières, de verres de vin, de souleries rabelaisiennes (simplifions un peu, le livre a presque 400 pages), Vincent reçoit un cadeau : le pistolet volé. Mais lequel est-ce ? Celui d'il y a un an ou l'arme utilisée récemment ? Vincent part donc à, vous l'aurez deviné, Madrid, est rejoint presque aussitôt par Nina, qui le trouve par hasard dans cette immense ville... pendant une visite au Prado. En passant, elle lui raconte être enceinte, information qui n'éblouit aucunement son chevalier de l'heure. Acte IV : Le couple retourne à Lisbonne et retrouve le détective. Vincent lui donne le *gun*. Retrouvailles émouvantes de l'employeur véreux et de l'enquêteur (qui aurait intérêt à prendre des leçons auprès des Stieg Larsson, Henning Mankell, Jo Nesbo, Arnaldur Indridason, Camilla Lackberg, pour ne nommer que des auteurs scandinaves du thriller). Acte V : Dès que le boss de gang a compris qu'il

tient entre les mains le flingue disparu il y a un an, son ire écrase le détective, fait fuir Vincent et Nina, qui se réfugient dans leur appartement. Vincent fait un faux pas et tombe du quatrième étage. *Exitus et finis comœdiæ*. Épilogue : Antoine fuit Madrid (devinez pourquoi), s'installe à New York, aperçoit Nina, la perd.

Si jamais vous avez l'intention de lire ce roman dans le métro, oubliez votre projet. Même une chatte aurait de la difficulté à retrouver ses petits. Assis dans votre fauteuil de lecture, vous noterez les innombrables répétitions agaçantes, tout comme l'imitation de l'écriture de Saramago (qui était un mage des mots autrement plus solide que Lessard, qui a déjà amplement usé de cette stratégie narrative dans *Le sermon aux poissons*, ce qui n'est pas un reproche : qui égalerait Saramago ?), la traduction brute des propos du détective, d'origine québécoise, censé parler un portugais parfait, et qui dit sans cesse « fait que », entre autres québécismes, ce qui devrait donner un « faz que » improbable en portugais, et que dire de « mardo » en portugais ? Dans l'ensemble, un livre amusant sur quelques pages, avec des clins d'œil littéraires ratés parce que mal adaptés au sujet, demandant clarté et transparence (qui a envie de réfléchir longuement sur les faux semblants d'un roman à la sauce noire ?). Les auteurs cités à la fin auraient servi de modèles ? De grands noms : Bernhard, Lobo Antunes, Tavares, Nabokov, etc. Où figure Saramago ? Aurait-il été parmi les « oubliés » ? Préparez-vous à une lecture ardue vous révélant que *vous ne venez pas de lire un polar*.

HANS-JÜRGEN GREIF



STÉPHANE LIBERTAD
La baleine de parapluie
Septentrion, Québec
2012, 289 pages
Coll. « Hamac »

À et près d'Angoulême (Charente), habitent deux drôles de familles. Le père de la première, Ludovic, est un loustic versant dans les œuvres d'art fabriquées à partir de cuir à chaussures recyclé, le second, Edmond, s'avère un fiable ouvrier dans une usine, qui aime tendrement Jeanne, sa douce moitié, elle aussi ouvrière, alors que Ludovic est flanqué de Mathilde, qui en a assez de son vieil artiste et aimerait partir pour ne jamais revenir (ce qu'elle ne fera pas). Cependant, que dire de leur progéniture ! Edmond a engendré trois filles destinées à des professions « manuelles », tandis que les deux garçons et la fille de Ludovic devraient occuper des places élevées dans la société. Que le chassé-croisé commence : avec Lise, Henri procréée Paulo, garçonnet adorable que nous rencontrons juste avant le divorce des parents. Henri est totalement fêlé, en plus d'être bipolaire : au moment où nous le rencontrons, il est en train de décharger son pistolet sur les livres de la bibliothèque, après avoir battu sa femme

comme plâtre et menacé de défenestrer son fils. Clémence tombe éperdument amoureuse de Francis, dévaliseur pas très professionnel. Annette s'éprend de Vincent, alcoolique au dernier degré. Voilà pour la smala d'Edmond. Chez Ludovic, il y a Henri, que nous connaissons et qui a récupéré, ô revirement miraculeux, ses esprits (nous ignorons par quel traitement) pour devenir le serviteur de Linda (c'est peut-être elle qui a préparé le brouet, en bonne manipulatrice). Claude est un médecin incompetent. Drôle de docteur qui souffre de la nécessité d'émettre à tout propos des « pouët-pouët ! », ce qui ne l'élève guère au statut social souhaité par sa mère, Mathilde. Et Camille, la dernière ? Elle tombe dans les bras d'un architecte-imposteur, un psychopathe qui tue à petit feu le chat adoré de sa femme. Ce qui relie ces personnages n'est pas seulement la folie, la méchanceté et la stupidité, mais le petit Paulo, trimbaldé de l'un à l'autre, des grands-parents aux familles reconstituées, grandissant, subissant de graves blessures dans l'âme jusqu'à devenir lui-même un voyou.

Le but du roman semble établi : montrer des familles dysfonctionnelles en France. Un livre rempli d'horreur(s), persillé d'un humour grinçant. En le lisant, on peut être enchanté par la progression de l'intrigue (?) ou complètement indifférent en se disant que « ce n'est qu'un roman », comme on dit que « ce n'est qu'un film ». Ce qui reste inévitablement dans la bouche du lecteur est un goût amer. Pas seulement à cause de la folie collective de ces gens, mais de scènes qui ne sont ni préparées ni terminées, comme celle où un prêtre se masturbe le soir après avoir rencontré son ancien camarade Edmond. Les raisons pour avoir intercalé cet intermède sans suite ne sont

jamais données. En choisissant cet exemple parmi d'autres, il ne s'agit pas de diminuer les mérites du roman, comme la langue vivante, souvent drôle, les revirements inattendus de situations. Dans un roman, *tout* est important, chaque élément doit trouver sa fonction. Sans quoi, l'auteur risque de perdre le lecteur qui se pose des questions, mais pas celles que l'auteur a soulevées au long de son livre. Ce qui est dommage.

HANS-JÜRGEN GREIF

JEAN-PHILIPPE MARTEL
Comme des sentinelles

La Mèche, Montréal
2012, 184 pages

Alcool, cocaïne, bagarres... Depuis quelques années, la vie de Vincent Sylvestre s'en va à vau-l'eau. Poussé dans ses derniers retranchements par le départ de sa compagne Évelyn, il décide sans grande conviction de changer d'existence. Dans un premier temps, s'inscrire aux Narcomanes anonymes représente une étape incontournable pour lui-même si, à ses yeux, l'abstinence équivaut, à peu de choses près, à arrêter de vivre. Un peu malgré lui, la fréquentation du groupe permet à notre homme de se lier à une autre épave : Robert Thompson. Et lorsque nos deux comparses désertent la compagnie des N.A., ce dernier conduira



Vincent vers de nouveaux ports d'échouage. De toute évidence, la partie est loin d'être gagnée pour lui.

Alors que Robert, un ex-détenu sans instruction, vivote dans une bicoque à Ulverton, Vincent enseigne l'histoire littéraire de la France à l'Université de Sherbrooke, planche sur sa thèse de doctorat et s'adonne, en dilettante, à l'écriture d'un roman. En voulant surmonter ses « dispositions au snobisme et à la dérobage », il se laisse tout de même entraîner dans le sillage de son nouveau compagnon. En dehors de leurs dépendances, ces deux personnages présentent peu d'affinité mutuelle. La prémisse est courante, mais l'acuité d'esprit de Martel et l'humour sombre qui définit son style réussissent à en optimiser l'efficacité.

La narration, rythmée par des chapitres très courts, se poursuit sur trois fronts principaux. D'une part, nous suivons le narrateur dans ses pérégrinations avec Robert, d'autre part, nous l'accompagnons à l'université lorsqu'il donne ses cours devant un parterre léthargique. Pourtant, on se plaît à penser que Vincent est un formidable professeur. Les passages les plus savoureux du livre se déroulent d'ailleurs en classe. Martel aurait pu sombrer dans une érudition mal digérée, car il en connaît un rayon sur son sujet. Or, il profite plutôt de cet espace pour deviser gaiement et intelligemment de littérature. Enfin, intercalés tout au long de l'histoire, des souvenirs d'enfance font figure de prélude – c'est du moins ce que l'on pressent – à la construction du premier roman de Vincent. Présentées en italique, ces pages misent davantage sur la part belle au père et au rôle que la société lui destinait encore récemment, tout en permettant à Vincent de remettre les pendules à l'heure avec un air de ne pas y toucher.

Comme son héros, Jean-Philippe Martel est un trentenaire qui enseigne la littérature à l'Université de Sherbrooke. Il signe ici un premier roman fin et incisif, tout à fait réussi. Et, en attendant le second, on peut toujours lire son blogue critique *Littéraire après tout*.

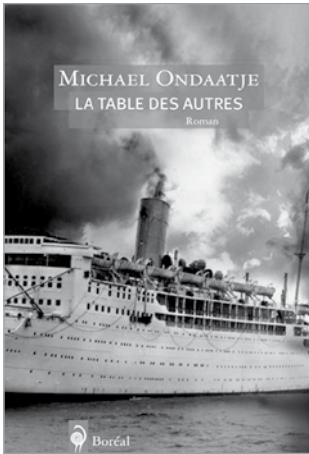
GINETTE BERNATCHEZ

MICHAEL ONDAATJE
La table des autres

Traduit de l'anglais (Canada)
par Michel Lederer
Boréal, Montréal
2012, 257 pages

Dans cette autofiction (très libre), le romancier d'origine srilankaise, autrefois le Ceylan, décrit son voyage de sa ville natale, Colombo, vers l'Angleterre, où l'attend déjà une partie de sa famille. Il a onze ans. Pendant trois semaines, il sera enfermé sur un paquebot assez luxueux, qu'il appelle *l'Oronsay*. Bien entendu, il ne sera jamais invité à la table du commandant, mais doit se contenter de manger avec ceux et celles qui ne sont ni riches ni importants, à la « table des chats », la *cat's table*, que le traducteur préfère appeler « la table des autres », de *tous* les autres, ceux qui n'ont pas droit à des égards comme le riche sir Hector de Silva, souffrant du mauvais sort que lui a jeté un moine à la suite d'un jeu de mots déplacé où il est question d'un « chien qui urine ». Lors d'une escale, un petit chien est passé en contrebande à bord du navire, il apparaît partout, personne ne peut l'attraper. Il trouve la cabine du multimillionnaire étendu sur son lit, malade, et le tue en lui plantant ses crocs dans le cou...

L'immense verve du conteur Michael Ondaatje ne se dément pas dans ce nouveau roman. Juste quand le lecteur se demande s'il va suivre avec le narrateur le quotidien sur un bateau, somme toute assez banal et monotone, il nous fait



découvrir les côtés cachés de cette tablée « des autres », dont les membres révèlent des dons insoupçonnés, des aptitudes

particulières, des connivences entre eux, bref, nous *descendons* ou *montons* dans leur moi comme nous empruntons les escaliers pour nous rendre dans la cale du bâtiment, avec un jardin secret de plantes, la salle des machines, les niveaux de la classe touristique, la première. À la fin de la lecture, on se rend compte que nous nous trouvons devant une énigme drôlement bien imaginée, un policier comme on en voit peu (et sans la prétention de faire concurrence au genre), où rien n'est accidentel, où le narrateur place « au hasard » (qui n'existe pas chez Ondaatje) des indices, repris et développés au fil des pages.

Si le livre n'était que cela, le récit d'un petit garçon qui en a vu des vertes et des pas mûres pendant vingt et un jours et autant de nuits, ce serait déjà un très beau livre. Mais l'auteur va plus loin encore. Sans que cela paraisse, il tisse délicatement les premiers liens entre l'enfant et la fin de l'histoire, des années plus tard, quand « Mynah », alias Michael, sera un homme, en pleine maturité, quand l'un de ses comparses, Cassius, sera devenu un grand peintre et qu'un autre, le plus secret, le plus ardent aussi, Ramadhin, sera mort d'amour. C'est vingt, trente ans plus tard, quand Mynah sera un écrivain célèbre, vivant

au Canada, qu'il rencontrera les protagonistes de ce « jeu du hasard » sur l'*Oronsay*.

Comme nous le savons, il n'y a pas de fin chez Ondaatje. Qu'importe si l'on soupçonne que plusieurs fils conducteurs de cette histoire sont sortis de son chapeau de magicien, les uns sans lien avec les autres. L'auteur réussit à nous captiver par son imagination inépuisable, sa force de dessiner ses personnages, de les rendre vivants, de les éclairer sous des angles différents. Un livre captivant, magnifiquement construit, écrit d'une main légère et ferme à la fois, bref, un pur plaisir.

HANS-JÜRGEN GREIF



TONI MORRISON
Home
Traduit de l'anglais
par Christine Laferrière
Christian Bourgois éditeur, Paris
2012, 154 pages

Toni Morrison a secoué la littérature américaine avec son retentissant *Beloved*, récipiendaire du Prix Pulitzer en 1988, et est aussi la première femme noire à avoir reçu le Prix Nobel de littérature, en 1993. Avec *Home*, son plus récent roman, elle redit, dans un style plus concis et peut-être plus percutant, toute la grandeur et la force du peuple noir, nées des souffrances, de l'humiliation. Sorte de *road novel* sans grande aventure, le roman évoque le

trajet, depuis Sion, de Frank Money, 24 ans, revenu meurtri de la guerre de Corée, où ses amis sont morts au combat, jusqu'à Lotus, en Géorgie, où sa petite sœur attend ses secours. Au cours de ce lent voyage, Frank se remémore, par bribes, sa jeune vie : enfance pauvre sans beaucoup d'affection, adolescence désœuvrée aux côtés d'amis qu'il perdra à la guerre, cette boucherie inhumaine qui l'a ramené au pays dans un état catatonique que seule Lily, sa fiancée perdue, parvenait à calmer. Et la pensée de retrouver Cee, cette petite sœur qu'il a toujours protégée, au passé aussi lourd que le sien, ramène Frank vers la source de ses souffrances, dans



les lieux mêmes où son destin s'est engluë. Pourtant, le retour au bercail, où le frère trouve la sœur à l'agonie, charcutée par un charlatan blanc qui l'a prise comme cobaye, prendra peu à peu les couleurs de la rédemption. Dans une longue convalescence, Cee guérit son corps et son âme avec les soins sans complaisance des vieilles femmes de la communauté, qui lui enseignent de quelle façon retrouver la fierté de

cette « personne libre » qui sommeille au fond de chacun : il ne faut compter que sur soi-même. Morrison rappelle, avec *Home*, des thèmes qui lui sont chers, soit cette fierté et cette souffrance des Noirs, apparemment indissociables. Mais elle les exploite, dans ce roman, avec une sobriété qui les rend peut-être encore plus fortes, plus pures. Fidèle à sa manière, l'auteur laisse flotter sur l'histoire une atmosphère poétique qui donne aux actions et aux propos des personnages une dimension qui avoisine la fable, le mythe. C'est une œuvre achevée, d'une auteure de 80 ans qui maîtrise tout son art.

ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD

JOSÉ SARAMAGO

Relevé de terre

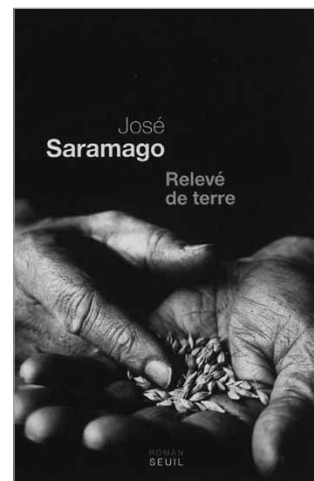
Traduit du portugais
par Geneviève Leibrich
Seuil, Paris,
2012, 361 pages

À juste titre, l'éditeur rappelle que c'est dans ce livre, publié en 1980 chez Caminho, à Lisbonne, que José Saramago, Prix Nobel de littérature (1998), a établi définitivement le style de sa narration, devenu sa « marque », tout en poursuivant son but principal : dénoncer l'injustice sociale. La magnifique illustration de la jaquette indique clairement à quoi doit s'attendre le lecteur : un récit sur les paysans et ouvriers agricoles de la province de l'Alentejo, usés par des patrons extrêmement durs. La photo peut révéler la souffrance qu'a endurée celui qui montre les graines de blé dans sa main marquée par le labeur, mais pas les conditions dans lesquelles sa vie s'est déroulée. Saramago suit le destin de la famille Mau-Tempo (« mauvais temps ») sur trois générations, de la chute de la monarchie (1910) à la Révolution des œillettes (1974), mettant en évidence l'influence du clergé en la personne du père Agamedes, ainsi que les privilèges de l'aristocratie ou encore ceux qui sont détenus par la grande bourgeoisie. Cette dernière possède d'immenses domaines dans l'Alentejo (appelés « latifundium », faisant allusion aux occupants romains, parmi les premières forces étrangères à dominer le pays). Cette région, qui couvre le centre et une partie du sud du Portugal, l'auteur la connaît parfaitement, puisqu'il est né dans la bourgade d'Azinhaga, dans le Ribatejo. À la naissance de Saramago, en 1922, les travailleurs agricoles croupissaient dans une misère avilissante. Ils dépendaient totalement du bon vouloir des propriétaires terriens qui, au

moindre signe de revendication salariale, pouvaient refuser de les embaucher pour la moisson du blé et pour récupérer le liège des chênes. Il fallait trimer « du lever du soleil jusqu'au coucher », comme le souligne maintes fois le narrateur, à peine une pause pour boire de l'eau et manger un bout de pain. Les conditions de vie nous paraissent inconcevables : manque d'hygiène, mortalité infantile élevée, analphabétisme systémique, acceptation de n'importe quelle tâche pourvu qu'elle assure quelques jours de subsistance. Autrement dit : les propriétaires considéraient les ouvriers au même titre que du bétail.

Comme on sait, les années 1930 ont été le terreau sur lequel s'est développé une bonne partie de l'intelligentsia de l'Europe de l'Ouest, particulièrement en France, en Allemagne et en Espagne. Le Portugal n'échappa pas au débat sur les injustices sociales. Cependant, avec l'arrivée au pouvoir du dictateur Salazar, en 1932, toute personne soupçonnée d'être ou d'avoir été en contact avec le parti communiste devait s'attendre au pire :

de la détention sans accusation aux tortures d'une indicible cruauté (le roman est dédié à deux victimes, assassinées par le régime). Tout ce qui pouvait déranger la classe dirigeante était perçu comme étant le fruit du communisme – timides grèves, demandes d'augmentation du tarif horaire, maladroitement formulées. L'oppression des ouvriers, la cupidité des riches, la brutalité de la garde nationale (les pages consacrées à la torture sont à la limite du supportable), tout est consigné ici, formant un immense casse-tête où les morceaux trouvent rapidement leur place, présentant un tableau extrêmement varié, composé d'événements politiques et familiaux, d'anecdotes (surtout de la part d'António Mau-Tempo), de récits reflétant la pensée ouvrière et paysanne, de voix narratives hautement diversifiées. Et puis, il y a le style : phrases longues, parfaitement claires et logiques (Geneviève Leibrich, traductrice chevronnée, réinvente toujours la *musique* propre à Saramago, en français), absence de guillemets, de points d'exclamation et d'interrogation, utilisation massive de la virgule, ce qui



rapproche souvent le texte du monologue intérieur, créant une distance entre le lecteur, les personnages, l'action et les lieux.

Saramago n'a jamais caché qu'il était athée et communiste, socialiste pur et dur. S'il a séduit tant de lecteurs, c'est à cause de sa franchise, son regard sans complaisance sur la société et ceux qui la dirigent. Parfois, comme dans ses derniers livres, *Le voyage de l'éléphant* et *Cain*, sa perception du monde se faisait plus sereine, parfois drôle. Jamais il n'a traité une vie à la légère.

HANS-JÜRGEN GREIF



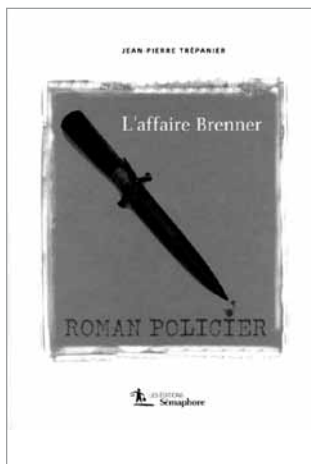
PHOTO : AGENCE FRANCE-PRESSE PIERRE-PHILIPPE MARCOU

JEAN-PIERRE TRÉPANIÉ

L'affaire Brenner

Les éditions Sémaphore, Montréal
2012, 202 pages

Il en va ainsi du schéma classique de l'intrigue policière : un élément central (un crime) se voit accompagné par un enquêteur, lequel a certains problèmes personnels (familiaux, amoureux, toxicologiques), ce à quoi s'ajoutent les aléas du monde policier (un commissaire, une secrétaire) et enfin, une foule de détails insignifiants. Ce mélange permet de détourner l'attention du lecteur et de s'éloigner de cette formule un peu ancienne du « roman à énigme ». Souvent, coup de théâtre, à la fin, le détail insignifiant s'avère la clé de voûte, l'enquêteur retrouve une paix intérieure et il vainc le monde policier dont il était marginalisé.



Dans le dernier roman de Jean-Pierre Trépanier, on voit bien, au fil des scènes, que ce procédé est mis en branle. La mort de l'enquêteur Darmont dans un accident de voiture annonce, dès les premières pages, un mystère – on croit repérer *le crime*. Pourtant il n'en est rien, et cette ouverture

reste anecdotique ; elle ne sert qu'à justifier, en fait, l'arrivée de l'officier Neuville, promu à la grande ville et devant se frotter à ses premiers crimes à titre d'enquêteur principal. Il se trouve confronté à une histoire de mains coupées. S'ensuit une recherche d'indices aussi désespérée qu'aléatoire. Rencontrer, sans motif, un prêtre, puis une psychiatre et, pourquoi pas, un entre-deux : une patiente aux soins psychiatriques qui prétend être possédée. Il consulte même les petites annonces. Ça pourrait être parodique, mais non : le récit se prend au sérieux.

En parallèle, on suit les aventures non moins trépidantes d'un groupe d'adolescents qui s'amuse, dans un appartement abandonné, à invoquer les esprits. Dire que cela participe à l'histoire policière donne sans doute

beaucoup trop d'importance au détail hasardeux qui relie cette trame narrative à l'enquête de Neuville.

On assiste aussi aux émois intérieurs d'un meurtrier mystique. Comme une menace tout au long du roman, ces scènes veulent sans doute aiguïser la tension, remettre au premier plan l'enquête, qui se perd dans le fatras d'autres histoires autrement mieux servies par le roman. En effet, Neuville a une vie : il y a une amie d'enfance qui lui avoue son ancienne flamme, une histoire de prise d'otages, aussi, de laquelle, jeune policier, Neuville s'était sorti avec les honneurs. Également, un drame familial, *la mort du père* dans un accident de voiture, reste latent au fil des pages – et, s'il faut le souligner, cet accident rappelle thématiquement la mort de l'enquêteur Darmont.

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

nouveauté

Guy Rocher

Introduction
à la sociologie générale

L'action sociale



Cet essai fondamental propose
un regard global pour comprendre
la société.

La meilleure
littérature
d'hier à
aujourd'hui

978-2-89406-332-3 | 352 p. | 15,95 \$



www.livres-bq.com

Le réel problème de *L'affaire Brenner*, c'est sans doute qu'il ne s'agit pas véritablement de l'affaire Brenner. L'enquête reste un prétexte, les indices mal ficelés – ou pas du tout – s'éparpillent, le dénouement tombe à la manière d'un *deus ex machina* – ou presque – et on se dit enfin que ce récit manquait féroce­ment d'économie. Mais au-delà, on peut opposer qu'effectivement, ce roman ne visait guère l'économie ; pour preuve, on semble y magnifier le hasard.

DAVID BÉLANGER



MARC-ALAIN WOLF
Un garçon maladroît
Triptyque, Montréal
2012, 200 pages

Marc-Alain Wolf est médecin psychiatre et, avant d'écrire *Un garçon maladroît*, il avait déjà signé des essais et des romans dont les titres semblent graviter autour d'une thématique centrale : *Quand Dieu parlait aux hommes*, *Lecture psychologique de la Bible*, *Sauver le monde...* De là à imaginer qu'au cours de sa pratique il a eu l'occasion de rencontrer des patients qui se sentaient investis d'une mission sublime, il s'en faut de peu.

Le héros de son dernier livre, Lucien Taurel, s'est fixé trois buts assortis à l'idéalisme de sa jeunesse : « se protéger de ses ennemis, aider ses parents et réparer le monde » (p. 25) Rien d'absolument déraisonnable. Sauf que, en peu de temps, le projet de cet adolescent souffrant, plus que maladroît, va revêtir des proportions monstrueuses.

À l'instar du personnage de Ben X dans le roman de Nic Balthazar, Lucien doit affronter des camarades de classe qui s'amusent à le tourmenter. Afin de ne pas inquiéter ses parents, un couple âgé et désarmé qui adule ce fils unique, le garçon dissimule les misères qu'on lui fait subir à l'école. Solitaire, entièrement occupé par son monde intérieur, il s'enferme dans sa chambre pour travailler sur son ordinateur, se grisant du rêve d'accumuler des millions en s'investissant dans des activités boursières. Naviguer sur la Toile lui procure une certaine sérénité, mais Lucien se sent impuissant et, puisque Dieu le déçoit, pourquoi ne pas tenter de prendre sa place ? « Il se demande comment il s'y prendrait. Quelles seraient ses priorités. La faim dans le monde ? Les guerres ? La résurrection des morts ? » (p. 27).

Enhardi par les « voix » qui lui dicent sa conduite, une petite voix qui le flatte et une autre qui lui délègue force et pouvoir, Lucien obéira à ses pulsions jusqu'à ce que sa machine à penser s'enraye dramatiquement.

C'est un narrateur omniscient qui nous raconte l'histoire de Lucien. Dans les premiers chapitres, il s'emploie surtout à décrire ce garçon différent, sa famille et son milieu. Puis, la tension dramatique s'accroît et la narration gagne en efficacité au moment où Lucien tente de mettre à exécution ses plans mégalomaniaques ; il est doté d'une intelligence phénoménale et sa dialectique se veut implacable. Son contact avec la réalité et avec ses semblables reste difficile à saisir, d'autant que la chronologie des événements semble floue, toutefois on reconnaît chez lui l'attitude des schizophrènes.

Le sujet que Marc-Alain Wolf nous propose n'est pas facile à illustrer, mais, à la faveur d'un style direct et d'une prose nerveuse, il mène à bien ce défi. Si on prête attention aux subtilités du récit sans jamais oublier que Lucien forme à lui seul un *triumvirat*, ce roman nous permet de pénétrer un univers fascinant.

GINETTE BERNATCHEZ

Québec



Martine Ouellet
Députée de Vachon
Ministre des Ressources naturelles

Tél. 450-676-5086
www.martineouellet.org

ASSEMBLÉE NATIONALE
QUÉBEC



Yves-François Blanchet
Député de Johnson